



## Editorial

### Dix ans... dans douze mois !

En février 2006, l'UBE fêtera son dixième anniversaire ! Petit à petit, notre association a su se doter d'une image publique qui se rendra plus visible encore au cours des douze prochains mois. Le colloque organisé avec le Collège International de Philosophie, en mai prochain, en est un exemple. C'est aussi au printemps 2005 que paraîtra le premier numéro des « Cahiers bouddhiques », dans lequel seront éditées des articles en rapport avec nos cours donnés à Paris. Fin novembre, un autre colloque, inter-religieux, aura lieu à l'Institut Catholique de Paris, sur le thème : « Peut-on penser l'homme sans penser Dieu ? ». Autant de manifestations qui prépareront l'événement que nous organiserons le week-end des 18 et 19 février 2006... A suivre !

Dominique TROTIGNON

## Actualité de l'UBE

### L'UBE et le Collège International de Philosophie organisent un colloque « Bouddhisme et Philosophie »

Le bouddhisme connaît sociologiquement une expansion importante en France, comme dans l'ensemble du monde occidental. Mais, plus profondément que ce phénomène de société, la tradition bouddhiste nourrit la pensée occidentale d'une manière aussi inattendue que féconde.

L'Université Bouddhique Européenne et le Collège International de Philosophie ont souhaité aborder ce thème dans un colloque, d'accès libre et gratuit, qui se tiendra les **vendredi 13 et samedi 14 mai 2005, à la Cité Universitaire Internationale, boulevard Jourdan 75014 Paris**.

Ces deux journées proposent de témoigner des nouveaux champs ouverts par une telle confrontation, qui transforme tout autant le sens de la philosophie que l'enracinement du bouddhisme en notre monde.

Quatre thèmes ont été retenus : Y a-t-il une philosophie bouddhiste ? Identité et vacuité. La phénoménologie comme point de rencontre entre bouddhisme et philosophie occidentale. Comment penser la pratique : enjeux et impasses.

La liste des intervenants n'est pas définitivement arrêtée mais y participeront notamment : Françoise Bonardel, professeur de philosophie à Paris I, administrateur et enseignante à l'UBE ; Nathalie Depraz, maître de conférence à Paris IV ; Pierre Jacerme, philosophe, ancien professeur de Khâgne au lycée Henry IV ; Stéphane Arguillère, docteur en philosophie, chargé de conférence à l'EPHE, enseignant à l'UBE ; Fabrice Midal, docteur en philosophie, administrateur et enseignant à l'UBE.

De plus amples informations seront données dès que possible, sur le site Internet de l'UBE ou lors des cours.

### Au Japon : le *bodhisattva* Jizo aide à la lutte contre la pollution !

Nagato, une petite commune située au centre de la principale île nipponne de Honshu, a imaginé une solution pour le moins originale afin de réduire la pollution sur le bord de ses routes : elle a installé, le long des aires de stationnement de son territoire et le long des axes qui mènent à des stations de ski très fréquentées, trois statuets de Jizo. Ce *bodhisattva* est l'un des plus populaires au Japon et tout Japonais - pratiquant ou non - le révère. Ses statues sont nombreuses et personne n'oserait jeter des ordures à ses pieds ! Le subterfuge fonctionne bien, semble-t-il, et la commune se réjouit de voir les ordures abandonnées diminuer considérablement... Jizo est le nom japonais de Kshitigarbha, « qui a la terre pour matrice », bien connu en Inde dès le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais c'est en Extrême-Orient que sa popularité sera la plus grande ; il est représenté comme un moine au visage rond et doux, tenant à la main un long bâton de pèlerin et un « joyau qui exauce tous les désirs ». Il aurait fait le voeu de renoncer à l'état de Bouddha en attendant la venue de Maitreya afin

d'aider les êtres transmigrants : « Celui qui délivre des tourments de l'enfer » est ainsi devenu aussi le protecteur des voyageurs (du *samsâra* routier !) et accompagnateur - voire aussi « donneur » - d'enfants. Ce dernier lien explique que ses statues soient souvent ornées d'un bonnet et d'un bavoir de laine rouge, comme un nourrisson !



## Actualités du bouddhisme

### Le Vénérable Thich Nhat Hanh revient au Viêt Nam, 40 ans après...

Par KAY JOHNSON, Time Asia Magazine, 16 Janvier 2005 - Traduction Michel Proulx

La réception correspondait davantage à une personnalité royale ou à une rock star qu'à un moine... Les quelque mille dévots ou plus qui attendaient dans l'aube frisquette, à l'aéroport Noi Bai de Hanoï, tenaient des bouquets de fleurs, chantaient des chants et se bousculaient pour mieux voir. Pour un groupe de bouddhistes, ils poussaient ! Lorsque Thich Nhat Hanh sortit finalement des services d'immigration, ils se précipitèrent avec une force qui écrasa les gens contre les portes et déchira les sandales, les chapeaux et les gants de douzaines d'autres personnes. « Je l'ai touché ! Je l'ai touché ! » cria une femme, qui éclata ensuite en sanglots.

Le retour du dirigeant bouddhiste Thich Nhat Hanh au Viêt Nam, le 11 janvier dernier, a inspiré un ravissement particulier parce qu'il avait été tant attendu. Le moine de 78 ans, activiste éminent en faveur de la paix, au cours de la Guerre du Viêt Nam, fut interdit de retour après une tournée de conférences aux Etats-Unis en 1966, et par le Sud pro-américain, et par le Nord communiste. Exilé en France, il s'est souvent déplacé aux Etats-Unis, a contribué à l'opposition à la guerre de Martin Luther King Jr., et mené une délégation bouddhiste aux pourparlers de paix de Paris en 1969.

Après la guerre, Nhat Hanh est devenu un enseignant de méditation vénéré ainsi qu'une figure publique du bouddhisme qui ne le cède en réputation qu'au Dalaï Lama. Il a fondé trois monastères aux Etats-Unis et un en France, et a enseigné à des dizaines de milliers de gens ses concepts de « bouddhisme engagé » qui reposent sur la méditation, la paix et la justice sociale. Ses quatre-vingts ouvrages publiés se sont vendus à 1,5 million d'exemplaires. « A L'Ouest, c'est une icône », affirme James Shaheen, éditeur du magazine bouddhiste américain *Tricycle*. « Je n'arrive pas à imaginer un bouddhiste occidental qui ne connaisse pas Thich Nhat Hanh. »

Les Vietnamiens ont maintenant l'occasion de refaire connaissance avec lui.

Après la chute de Saïgon, en 1975, les communistes victorieux ont fusionné toutes les écoles bouddhistes en une seule église bouddhiste contrôlée par l'Etat, et les moines qui ne voulaient pas se soumettre furent mis en pagode surveillée. Les écrits de Thich Nhat Hanh furent saisis par les autorités, et le moine ne put plus revenir dans sa patrie pendant presque 30 ans. Après plus d'une année de négociations, Hanoï lui a permis, à lui ainsi qu'à 200 disciples, de revenir pour quatre mois de visite et d'enseignements. (Le gouvernement a également permis que quatre de ses livres soient imprimés).



Assis sur un coussin dans le monastère qui l'héberge, Thich Nhat Hanh ne se montre pas gêné par l'attention qu'il reçoit. « Je sais que nous serons observés par de nombreuses personnes, et même en particulier par la police », a-t-il dit. « Mais cela ne nous gêne pas car nous croyons que les officiers de police aussi ont la Nature de Bouddha. Si on irradie la joie, la compassion, la compréhension, la paix et le calme, ils pourront l'apprécier et en profiter. » Il a dit qu'il a prévu de visiter des dissidents bouddhistes en détention de même que des dirigeants ecclésiastiques officiels, et espère que sa visite détendra l'attitude officielle envers la religion.

Ce serait un pas en avant. Les tensions entre le gouvernement et les religions

qui ne sont pas étatisées ont monté si haut que, l'an dernier, les Etats-Unis ont mis le Viêt Nam sur leur liste des pays où la liberté religieuse est dans une situation préoccupante, avec l'Iran et la Corée du Nord. Les dirigeants de l'Eglise bouddhiste unifiée du Viêt Nam, hors-la-loi, que Thich Nhat Hanh avait quittée pour former sa propre école, sont en domicile surveillé depuis la plus grande partie de ces vingt dernières années. En novembre, les autorités ont condamné un pasteur mennonite à trois ans de prison. Les chrétiens évangéliques des hauts-plateaux centraux ont vu leur dirigeants arrêtés et au moins une de leurs églises brûlée, selon le groupe de pression Human Rights Watch, qui a émis un rapport la semaine dernière affirmant que les autorités ont arrêté des douzaines d'évangéliques (Hanoï réfute vivement ces accusations).

Le paradoxe réside dans le fait que des millions de fidèles ont plus de liberté de culte que jamais, tant qu'ils le font dans des églises approuvées. Les analystes affirment que la répression contre les bouddhistes et les chrétiens non-sanctionnés ne tire pas son origine du dogme communiste, mais de craintes politiques. « Ce n'est pas par peur de la religion elle-même », dit le Dr. David Koh, spécialiste au Viêt Nam de l'Institute of Southeast Asian Studies de Singapour. « C'est une crainte de l'instrumentalisation de la religion, par des gens de l'extérieur, afin de renverser le gouvernement vietnamien. »

Thich Nhat Hanh, de l'attitude sereine d'un maître Zen, dit qu'il ne craint pas d'être instrumentalisé par la propagande. « C'est possible, admet-il, mais ma pensée n'est pas conditionnée par ces choses ». Son but, dit-il, est d'apaiser les préoccupations du gouvernement à l'effet qu'un bouddhisme indépendant serait une menace. « Pour que la liberté soit possible, dit-il, nous devons aider à éliminer la peur, l'incompréhension et la discrimination ». Dissiper des décennies de soupçons peut être tout un défi, même pour un maître Zen.

## Actualités du bouddhisme

### Thaïlande : Dans Phuket en deuil, résonnent les « prières » des *bhikkhu*

d'après un reportage de Michael Mathes - AFP - 8 janvier 2005

Dans le bar Cat, trois *bhikkhu* drapés dans leur robe couleur safran entonnent des chants rituels, pour les vivants et les morts, non loin des bouteilles de Fanta laissées là en offrandes. Face à eux, une dizaine de personnes, la propriétaire et son personnel, sont cérémonieusement assises.

La pompe du rituel a de quoi étonner dans ce bar à bières situé non loin de la plage de Patong dans le quartier noctambule de Phuket. La cérémonie s'achèvera par les traditionnels feux d'artifice censés chasser les mauvais esprits que les bouddhistes thaïs croient nombreux sur les lieux de tragédies qui ont fait un grand nombre de morts.

Les hôtels, restaurants, magasins et jusqu'aux « salons de massage » font appel aux *bhikkhu*. « C'est important d'avoir une bénédiction », souligne Steve Shaw, un Australien qui vit dorénavant à Phuket.

Dans la ville en deuil, les cérémonies bouddhiques se multiplient. « Selon leurs chants, les moines peuvent inviter les créatures célestes à bénir la zone et chasser le mauvais *karma* et les mauvais esprits », explique le vénérable Praputt Kantipalow, *bhikkhu* d'un temple de Bangkok. Il a participé, avec un millier de moines bouddhistes, à une cérémonie tenue mardi en l'honneur des victimes de la catastrophe, qui a fait plus de 5.300 morts et quelque 3.500 disparus.

« Un sermon est souvent également prononcé afin de donner force et courage aux sinistrés, ajoute le *bhikkhu*. Les offrandes de nourriture sont destinées à permettre aux défunts de rejoindre plus facilement leur nouveau monde. »

Le 7 janvier au matin, une de ces cérémonies avaient eu lieu en plein air, le long du front de mer bétonné de Patong. Treize *bhikkhu* y ont entonné

des chants rituels face à neuf laïcs, dont trois Occidentaux, tout en tenant un long cordon blanc. Ce dernier sera entouré autour de certaines parties d'un centre de villégiature afin de lui assurer protection. Trois personnes ont été tuées dans ce petit hôtel.

Chargé de présider la cérémonie, le vénérable Chanyut Chitinya explique qu'il a ressenti souffrance et angoisse en apprenant la catastrophe et a décidé de quitter le nord de la Thaïlande où il vit afin d'offrir son aide. « J'ai vu les esprits de certains morts. Je suis donc venu à Patong, lance-t-il. Des gens ont été blessés et ont besoin de spiritualité ».

La ferveur des Thaïlandais leur permettra de faire face à la tragédie, affirme Siripanyo *bhikkhu* : « Les Thaïlandais ont une aptitude à faire face à la mort... La société traditionnelle thaïlandaise les aide à assimiler ce genre de choses ».

### Thaïlande : Des colombes suffiront-elles ?

Jean-Paul Ribes

La Thaïlande s'est enflammée, il y a quelques mois de cela, pour une initiative du Premier Ministre Thakim Shinawaha, qui s'est traduite, aux premiers jours du mois de décembre, par le lancement de cent vingt millions de colombes en papier sur le Sud du pays. C'est dans cette région que se regroupe en effet une forte minorité musulmane, en proie à une agitation qui s'exprime par la violence et a entraîné une répression brutale, provoquant à elles deux plus de cinq cents victimes au cours de l'année écoulée.

La manifestation organisée à l'occasion du 77<sup>e</sup> anniversaire du roi Bhumibol Adulyadej a frappé les esprits, même si certains ont estimé qu'elle servait surtout de palliatif à de véritables efforts du gouvernement pour trouver une solution au séparatisme et aux relations avec la minorité musulmane.

Le lâcher des pliages en papier par une cinquantaine d'avions a été accompa-

gné de prières pour montrer l'unité des bouddhistes majoritaires et des musulmans ainsi que la condamnation des violences par la population.

L'idée a suscité l'enthousiasme de nombreux Thaïlandais qui se sont mis à fabriquer les « origami ». Le but initial de 62 millions d'oiseaux symboliques a été largement dépassé alors que des colombes étaient également envoyées du Japon, des Etats-Unis et de Chine. Les avions civils et militaires ont décollé plusieurs jours durant avec 50.000 pliages à chaque vol pour des lâchers à basse altitude sur les provinces du sud, Yala, Narathiwat, Pattani et Songkhla.

Un groupe séparatiste interdit qui a prôné des assassinats dans la région a toutefois condamné l'initiative : « Même si vous utilisez des billets de 500 bahts (13 dollars) pour faire cent millions d'oiseaux en papier et que vous les lâchez, cela ne suffira pas à faire cesser les souffrances des oppri-

més », a dit le Front uni de libération Pattani (PULO) sur son site web. Un autre dirigeant musulman, Niran Panthakit, a estimé toutefois que le lâcher de colombes pouvait servir la cause de la paix mais ne suffirait pas à stopper les tueries. « C'est une question différente. Il s'agit de remonter le moral des gens, pas de faire cesser la violence », a-t-il déclaré.

Signe qu'il faudra plus qu'un geste symbolique, les assassinats se poursuivent dans le sud. M. Thaksin a reconnu les limites de son initiative mais a souhaité qu'elle rassérène une communauté traumatisée par les assassinats. Son gouvernement est accusé par les défenseurs des Droits de l'Homme d'être responsable, en octobre dernier, de la répression particulièrement brutale d'une manifestation dans la province de Narathiwat où quatre-vingt-sept manifestants sont morts etouffés, alors qu'il étaient détenus par les forces de sécurité.

### La méditation modifierait la physiologie du cerveau

D'après « Radio-Canada »

Une pratique assidue de la méditation sur une longue période semble modifier physiquement le cerveau, selon les résultats d'une étude publiée en novembre 2004 dans les annales de l'Académie américaine des sciences.

L'activité cérébrale de huit moines bouddhistes en état de méditation a été comparée à celle de dix jeunes étudiants initiés, une semaine avant le début de l'étude, à la pratique de cet entraînement mental.

Utilisant l'électro-encéphalographie, une équipe de chercheurs du Wisconsin a détecté une très forte augmentation des ondes à haute fréquence gamma dans le cerveau des moines, tandis que peu de changements ont été observés chez les débutants. L'augmentation de l'activité cérébrale chez les moines était en fait deux à trois fois celle des novices.

Les ondes gamma traduisent généralement une activité mentale intense de haut niveau dont relèverait, entre autres, la conscience. Des analyses faites à partir de l'imagerie par résonance magnétique des cerveaux de tous les participants ont confirmé une activité plus élevée chez les moines bouddhistes. Les chercheurs ont estimé que chez ces pratiquants de longue date de la méditation de tradition tibétaine, le nombre d'heures de pratique pouvait atteindre de 10 000 à 50 000, sur une période de 15 à 40 ans.

Des études antérieures ayant associé la partie préfrontale gauche du cortex aux émotions positives, il est intéressant de noter que le siège de l'activité intense des moines se situait principalement dans cette zone de leur cerveau, au point de supplanter l'activité de la partie droite associée, elle, aux émotions négatives.

Les moines étaient âgés de 34 à 64 ans et les novices, de 19 à 22 ans. Afin d'évaluer l'influence de l'âge sur les résultats, les auteurs ont analysé les profils cérébraux des trois plus jeunes bouddhistes avec le groupe témoin, et ils sont arrivés aux mêmes résultats. L'analyse a fait dire aux auteurs que c'est bien la durée de la pratique - et non l'âge - qui crée les différences de degré d'activité des ondes gamma entre les deux groupes.

Non seulement les moines bouddhistes font preuve d'une activité mentale plus intense que les novices lorsqu'ils sont en état de méditation, mais cet écart existe avant le début du recueillement. Des tests démontrent aussi que l'effet se prolonge dans le temps. Les auteurs concluent qu'une longue pratique de la méditation pourrait changer la physiologie du cerveau, à court et à long terme.

### Thaïlande : les tatouages (*yantra*) d'un moine bouddhiste rendent invincible

D'après David Jiménez - El Mundo

Des dizaines de criminels sont rassemblés depuis l'aube en face du temple de Bang Phra. Ce groupe de pèlerins unique en son genre comprend des violeurs et des truands, quelques tueurs à gages, pas mal d'anciens détenus et beaucoup de voleurs à la tire des banlieues de Bangkok. Ils viennent chercher des tatouages qui les rendront invincibles. « Avec la magie de Bang Phra, les balles ne me blessent pas et les couteaux se tordent sur ma peau », explique le jeune Piatnee, qui exerce la profession de « Ça ne vous regarde pas... ».

Dans ce temple situé à une heure de Bangkok, les croyants affluent de toute la Thaïlande, attirés par des légendes incroyables sur le pouvoir des tatouages... Sur les marches qui mènent au temple, des hommes jeunes, torse nu, attendent leur tour. Au bout de la file se tient le *bhikkhu* Pao, drapé dans sa robe safran. « Nous ne demandons pas à ces hommes ce qu'ils font de ces pouvoirs. Mais, pour que les tatouages soient bénéfiques, il faut respecter les principes

bouddhistes : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre l'adultère, ne pas mentir et ne pas boire d'alcool », précise le *bhikkhu* en haussant la voix à l'attention de tous. À côté de Pao, deux hommes sont là pour aider à immobiliser les aspirants à l'invincibilité qui se tordent de douleur pendant qu'il grave sur leur peau, lentement, des fragments d'anciens textes en khmer et des dessins de bêtes féroces. Avant d'être stérilisée à l'alcool, la même aiguille sert à tatouer des dizaines de personnes. « Si tu as le sida, ne te fais pas tatouer », proclame un écriteau placé à l'entrée.

Le secret des tatouages magiques a été découvert par le *bhikkhu* Luang Phor Pern alors qu'il cherchait un moyen de protéger les soldats thaïlandais. Luang est décédé l'année dernière, mais il a enseigné son art à cinq autres *bhikkhu*, ses héritiers. Une séance de tatouage peut durer près de deux heures et se termine par un rituel de transe où le tatoué se roule parfois par terre en poussant des hurlements avant de per-

dre connaissance. « C'est pour faire peur aux démons », déclare Pao. Au cours des vingt dernières années, plus de 5 000 personnes ont été tatouées à Bang Phra. Beaucoup reviennent se faire faire de nouveaux dessins, convaincus d'acquiescer ainsi de nouveaux pouvoirs ou de renforcer ceux qu'ils possèdent déjà. Pradaaji, un ancien détenu qui a recouvert 70 % de son corps en douze années de séances, assure que, cette fois-ci, c'est la dernière. « Pendant ces douze ans, j'ai eu des accidents de moto, je me suis battu, je suis tombé par la fenêtre de ma maison et je n'ai rien eu », raconte-t-il en montrant les tigres qui ornent sa poitrine. Lui aussi exerce la profession de « Ça ne vous regarde pas ».

En général, à peine sortis du temple, les tatoués cherchent la bagarre pour mettre à l'épreuve leur nouvelle arme secrète. Si la légende ne cesse de grandir, c'est que ceux qui n'ont pas été protégés par les tatouages vivent rarement pour le raconter...

# Bouddhisme et Occident

## Le bouddhisme face au suicide et à l'euthanasie

Dossier réalisé par Anne Bouloc

Selon de récents chiffres de l'O. M. S., le suicide cause chaque année la mort d'environ un million de personnes (Libération 11/09/2004), soit plus que tous les attentats, guerres et conflits armés.

Parallèlement, les progrès médicaux permettent de prolonger la vie, entraînant parfois deux effets que l'on peut considérer comme « pervers » : l'acharnement thérapeutique et son corollaire, le désir d'euthanasie. Sans lien apparent, le suicide et l'euthanasie nous posent cependant une question identique : l'homme est-il maître de sa vie et de sa mort, et - fut-ce par compassion - de celle d'autrui ? Quelle est la position du bouddhisme sur ces deux sujets ?

La Lettre de l'UBE a interrogé des bouddhistes de différentes traditions : Michel-Henri Dufour, Jean-Claude Fondras et Fabrice Midal

### Petit rappel lexical :

*Suicide* : acte de se donner soi-même la mort (le Petit Larousse Illustré). Action de causer volontairement sa propre mort (ou de le tenter) pour échapper à une situation psychologique intolérable (le Petit Robert).

*Euthanasie* : acte d'un médecin qui provoque la mort d'un malade incurable pour abrégé ses souffrances ou son agonie. Euthanasie passive : acte d'un médecin qui laisse venir la mort d'un malade incurable sans acharnement thérapeutique (le Petit Larousse Illustré). Usage des procédés qui permettent de hâter ou de provoquer la mort pour délivrer un malade de souffrances extrêmes, ou pour tout motif d'ordre éthique. La législation française actuelle condamne l'euthanasie qu'elle considère comme un assassinat (le Petit Robert).

## Rencontre avec Michel-Henri Dufour

*Michel-Henri Dufour a rencontré la tradition Theravâda en 1973. Il séjourne alors à plusieurs reprises en Thaïlande et pratique depuis dans la tradition de l'École de Forêt.*

*En contact régulier avec la communauté monastique occidentale des Moines de Forêt, Michel-Henri Dufour est*

*président de l'Association Bouddhique Theravâda « Vivekârâma ».*

*Enseignant bouddhiste, auteur, conférencier et traducteur de nombreux enseignements, il a publié, entre autres, un « Dictionnaire pâli - français » qui fait autorité.*

La Lettre de l'UBE :

En tant qu'adepte du bouddhisme Theravâda, que pouvez-vous dire concernant le suicide ?

Michel-Henri DUFOUR

Si on s'en réfère aux Écritures, le suicide n'est pratiquement pas traité, en tant que tel, dans le bouddhisme pâli. La question apparaît à plusieurs reprises dans le *Vinaya*, le code de discipline des moines ; c'est en effet une faute gravissime pour un moine que d'inciter au suicide ou de prôner le suicide.

Dans l'enseignement du Bouddha, le suicide n'est qu'une forme particulière du désir ardent (la « soif », *tanhâ*) ; même si, *a priori*, on pourrait le définir comme un désir d'annihilation (*vibhâva tanhâ*) c'est en fait un désir de vivre (*bhâva tanhâ*), de vivre autrement, dans de meilleures conditions.

Dans le *Sutta Pitaka* (la compilation des « Sermons ») on en trouve plusieurs occurrences. L'une de celles-là

(le *Channovâda Sutta* [*Majjhima Nikâya, Salâyatana Vagga*, 2]) relate cet événement : le Vénérable Channa, gravement malade et souffrant beaucoup, exprima son désir de mettre fin à ses jours au Vénérable Sariputta qui lui rendait visite. Après avoir délivré un enseignement sur l'impersonnalité, il s'en alla, et peu de temps après le Vénérable Channa se trancha la gorge.

**L'idée même du suicide naîtrait d'une mauvaise appréhension du réel.**

Mais la peur de mourir en homme ordinaire encore ignorant (*puthujjana*) le fit réagir et il acquit très rapidement la vision profonde et l'état d'*arahanta*. Ce qui fit dire au Bouddha plus tard que le *bhikkhu* Channa n'avait encouru aucun blâme en se tuant ; mais cela ne devait pas être accompli par qui que ce soit.

Un autre exemple se trouve dans les « *Theragathâ* et *Therîgathâ* », histoires des moines (*Thera*) et des nonnes (*Therî*) anciens. Ces textes sont de courts poèmes ou des aphorismes racontant comment ces moines et nonnes sont parvenus à l'Éveil. On y trouve, (*Theragathâ* 405-410), l'histoire du moine Sappadassa, qui était fils de brahmane et moine depuis 25 ans. Au bout de ce temps, il se dit : « Je suis moine depuis 25 ans et je n'ai encore rien obtenu, autant que je me suicide ». Il s'est alors allongé sur sa couche, a sorti son rasoir pour se trancher la gorge. Au moment où il sentit le rasoir sur sa gorge, il réalisa l'Éveil. Il comprit alors l'inanité de son geste. Véridique ou non, cette histoire symbolise le fait que l'idée même du suicide naîtrait d'une mauvaise appréhension du réel.

Vous le savez, dans toutes les traditions bouddhistes, le dernier moment de conscience avant la mort est fondamental. L'état mental dans lequel nous

## Bouddhisme et Occident

mourrons va conditionner l'état dans lequel « nous » nous retrouverons par la suite... Dans le bouddhisme, il existe une certaine loi de conservation de l'énergie qui fait que les énergies qui ne sont pas épuisées au moment de la mort vont se manifester à nouveau. D'où l'importance de ce dernier moment de conscience. Il est donc souhaitable, dans toutes les traditions et en particulier dans le Theravâda, que toute personne, moine, nonne ou laïc, meure dans un état pacifié, avec si possible conscience et lucidité.

D'une certaine manière, cela rejoint le cinquième Précepte (« Je m'efforcerai de m'abstenir de toute substance qui fait perdre la maîtrise de soi ») car il est déconseillé, dans la mesure du possible, de donner des drogues induisant un état d'inconscience du mourant. On essaye de favoriser un passage dans le calme et la sagesse. C'est pour cela que les moines Theravâda récitent des stances devant le mourant et lui lisent des enseignements susceptibles de l'aider.

Il faut également parler du premier Précepte (« *pânâtîpâtâ veramanî sikkhâ-padam samâdiyâmi* : Je m'efforcerai de m'abstenir de tout ce qui peut entraver l'élan vital de tout être »). *Pânâ*, c'est l'énergie vitale, le flux de vie ; il s'agit donc, non pas simplement de ne pas tuer, mais de ne pas interférer de façon violente dans le cours normal de l'énergie vitale de tout être vivant, du moins volontairement et consciemment. Le suicide étant une tentative de couper l'énergie vitale, il est donc fortement déconseillé puisque cela procède de l'ignorance.

Il y a plusieurs critères de *kamma*, en tant qu'action susceptible de produire des résultats, dont l'intention, la conscience de l'action, son caractère volontaire. Si l'on se suicide ou si l'on prône le suicide (ce qui est une faute grave pour un moine), c'est vraiment antibouddhique puisque cela va à l'encontre de ce premier Précepte interdisant d'interférer dans l'élan vital.

La Lettre de l'UBE

Que se passe-t-il si l'on préfère mourir, plutôt que de mettre en danger la vie d'autrui ?

Michel-Henri DUFOUR

Il faut distinguer le fait de risquer sa vie pour sauver autrui du fait de supprimer sa propre vie. Dans le premier cas, l'intention n'est pas d'en finir avec la vie, les résultats de l'action seront donc mitigés en fonction de l'intention qui prévaut. Néanmoins dans le bouddhisme ancien il n'y a aucune différence de qualité à faire entre soi-même et les autres. Se tuer pour éviter de faire tuer autrui, c'est quand même tuer ; il n'y a pas de différence de niveau. Par exemple, dans la pratique, nous pratiquons en même temps pour nous-même et pour les autres. Dans le cas que vous évoquez les résultats expérimentés seront fonction de l'intention, car cette intention est, non pas dictée par l'ignorance, mais par la compassion.

Si l'on coupe violemment l'énergie vitale, on ne peut éviter que les effets se produisent.

La Lettre de l'UBE

On ne peut donc pas dire qu'en acceptant de mourir pour sauver quelqu'un, on accomplisse un acte de *bodhisattva* ?

Michel-Henri DUFOUR

Ce concept, quelque peu romantique et irréaliste, n'existe pas vraiment (tout au moins sous cette forme) dans le bouddhisme ancien. Bien entendu, sur le plan éthique, une action sous-tendue par un esprit positif (*kusala*) peut engendrer des résultats bénéfiques, mais il faut surtout éviter de laisser croire aux lecteurs qu'il existe des recettes toutes faites. On regarde dans un manuel bouddhiste et l'on trouve la réponse déjà prête... Non ! En dernier recours, c'est le choix ultime de chaque personne qui compte.

Dans le bouddhisme ancien, il existe trois sortes d'orgueil : « Je suis inférieur à », « Je suis égal à » et « Je suis supérieur à ». Nous croyons souvent que l'orgueil c'est simplement « Je suis supérieur à », mais l'orgueil existe à ces

trois niveaux, c'est la même forme de voile mental. Moi et les autres, c'est pareil. Je suis un être vivant au même titre que l'autre, donc me tuer pour préserver l'autre c'est quand même tuer. C'est pour cela que « *kamma-vipâka* », l'action et son fruit, sont strictement personnels.

Celui qui décide de tuer, c'est lui qui supporte les conséquences de cet acte. Cela me rappelle ces groupes non-violents des années 70 à qui certains journalistes posaient un problème du genre : « Supposons que je vienne chez toi avec une mitraillette, je dois tuer un de tes proches. Choisis lequel. » Réponse : « Je ne choisis pas, c'est le tueur qui doit choisir. »

La Lettre de l'UBE

Donc le bouddhisme n'a pas de recettes, il renvoie la personne à elle-même, à ses propres responsabilités...

Michel-Henri DUFOUR

Oui, c'est celui qui agit qui en subit les conséquences. Quand on récite cette réflexion « *kammadâyâdo kammayoni kammabandhu kammaṭṭisaranano ; yam kammam karissâmi kalyanam va papakam va tassa dâyado bhavissâmi* », on contemple : « J'hérite de mes actions, je suis engendré par mes actions, lié intimement à mes actions, mes actions sont mon refuge. Quelles que soient les actions par moi accomplies, bonnes ou mauvaises, j'en hériterai. »

La Lettre de l'UBE

Abordons le thème de l'euthanasie maintenant. D'après ce que vous venez de dire, même si quelqu'un souffre beaucoup, il serait donc déconseillé de lui injecter des drogues létales ?

Michel-Henri DUFOUR

Des drogues létales, oui, cela n'est pas conseillé. En revanche, on peut apaiser la souffrance. Cependant, à l'époque du Bouddha, il n'y avait ni l'arsenal thérapeutique d'aujourd'hui, bien sûr, ni les hôpitaux et donc le sort du malade était entièrement entre les mains de la famille. Maintenant, on a tendance à se débarrasser un peu des gens par l'hospitalisation, les soins palliatifs, on occulte la souffrance, la mort...

## Bouddhisme et Occident

Prenons un exemple un peu trivial : le dessert anglais en « *jelly* » ! Si vous appuyez d'un côté, ça ressurgit de l'autre... en termes d'énergie, si on la bloque, elle va chercher un contournement. Si l'on coupe violemment l'énergie vitale, on ne peut éviter que les effets se produisent. C'est comme projeter une boule : sans obstacle devant elle, elle roule puis s'arrête d'elle-même, c'est la cessation. Lancée contre un mur, elle va heurter, détériorer le mur, il y aura une conséquence. Donc, même si apparemment on aide quelqu'un à mourir, les énergies rémanentes de cette personne vont se manifester, vont créer un substrat potentiellement générateur de souffrance. De nos jours la physique quantique et la biologie des énergies ultrafines expliquent bien le monde en termes d'états énergétiques et d'information ; la fameuse loi de la conservation de l'énergie stipulant en outre que toute énergie doit s'exprimer !

La Lettre de l'UBE

Que voulez-vous dire en soulignant qu'une « aide à mourir » peut créer de la souffrance ?

Michel-Henri DUFOUR

Si nous considérons que les pensées, les actions du mourant pendant sa vie, ont créé des conséquences dont certaines ne se sont pas encore manifestées (le bouddhisme estime que certaines conséquences ne se manifestent que longtemps après), et que la vie de cette personne se trouve bloquée par l'euthanasie, alors les conséquences non encore manifestées se trouvent également bloquées. Elles chercheront, tôt ou tard, un support pour se manifester.

Dans le bouddhisme populaire, on dit que la personne va renaître dans des conditions plus ou moins agréables et sera obligée de récolter ce qu'elle aura semé. Donc ne pas laisser la vie suivre son cours naturel, cela n'est pas forcément un bien.

La Lettre de l'UBE

L'euthanasie, pour compatissante qu'elle puisse paraître, ne ferait donc que reporter la souffrance à plus tard ?

Michel-Henri DUFOUR

Oui, on peut dire cela. Les actions non parvenues à maturité, en raison de leur nature même, vont devoir se manifester. C'est comme lorsqu'on réprime une colère, un sentiment, ou si l'on bloque certains symptômes avec des médicaments, automatiquement cela se reporte ailleurs.

La Lettre de l'UBE

Vous pensez qu'en pratiquant l'euthanasie nous enclenchons des conséquences dans une dimension qui nous échappe, sous une forme qui nous échappe ...

Michel-Henri DUFOUR

Oui, en fait, en tant qu'être non éveillé, nous savons peu de choses ! Cependant permettez-moi d'insister sur ce fait : autant que faire se peut, la vie doit se terminer le plus sereinement possible

Devant quelqu'un en train de mourir dans la souffrance, le plus simple est de vouloir « arrêter » cette souffrance, de débrancher les appareils : c'est plus simple... trop simple peut-être.

pour qu'il y ait un dernier acte positif afin de « mitiger » les résultats des actes négatifs de celui qui s'en va. C'est la raison pour laquelle, comme je l'ai dit précédemment, on va même jusqu'à dire dans le bouddhisme ancien (dans les autres écoles aussi, d'ailleurs) que le dernier moment de conscience est très important et conditionne la renaissance immédiate.

La Lettre de l'UBE

Mais ne pensez-vous pas que le fait d'apaiser les grandes souffrances d'un mourant peut aider à apaiser son esprit juste avant de mourir ?

Michel-Henri DUFOUR

Oui, bien sûr, la paix du corps induit la paix du mental ! Mais, avouons-le à nouveau, c'est un domaine sur lequel nous ne savons pas grand-chose. Quel est l'état de conscience d'une personne dans le coma depuis plusieurs mois ? Qu'est-ce que la mort ? À quel moment

est-on mort ? Évidemment, la médecine tibétaine, par exemple, décrit cela de façon très précise... mais c'est difficile de se poser en thaumaturge.

La Lettre de l'UBE

Nous pourrions résumer abruptement : le suicide qui croit arrêter la vie est un acte stupide ...

Michel-Henri DUFOUR

En terme bouddhique, on dirait plutôt que c'est un acte « inefficace » (*akusala*). C'est pourquoi *khanti*, la patience, la longanimité, est si importante dans le bouddhisme : patience face à la souffrance, la maladie, etc.

Devant quelqu'un en train de mourir dans la souffrance, le plus simple est de vouloir « arrêter » cette souffrance, de débrancher les appareils : c'est plus simple, trop simple peut-être.

A ce sujet, un aspect me paraît important : on croit souvent, de l'extérieur, que le bouddhiste est quelqu'un de détaché, donc d'insensible. Au contraire, la pratique nous rend encore plus sensible. Avec le bouddhisme, nous essayons de comprendre plus profondément les implications de nos actes. La sensibilité devient encore plus grande. La responsabilité est proportionnelle à la connaissance.

Le suicide ne peut faire que les conséquences des actes de cette vie qui doivent mûrir ne parviennent pas à maturité ; ce n'est qu'en hébergeant des vues erronées au sujet de la personnalité (vues annihilationnistes et matérialistes) et de *kamma-vipāka* (l'action et ses résultats) que l'on peut penser tout faire cesser en s'ôtant la vie. □

# Bouddhisme et Occident

## Rencontre avec Jean-Claude Fondras

*Jean-Claude Fondras est médecin hospitalier, responsable d'une équipe mobile de soins palliatifs. Il mène une réflexion sur l'éthique médicale et pratique depuis plusieurs années la méditation Zen.*

### La Lettre de l'UBE

En tant que médecin, vous êtes un homme de terrain, sans cesse confronté à la fin de vie et l'approche de la mort. Avant de vous demander comment vous abordez les problèmes liés au suicide et à l'euthanasie, pouvez-vous nous dire si le bouddhisme a changé votre approche, modifié votre point de vue sur ces sujets ?

Jean-Claude FONDRAS

Non, pas du tout, j'étais peut-être bouddhiste depuis longtemps sans le savoir ! En fait le bouddhisme n'a fait que renforcer mes convictions, mais sans les modifier réellement.

En ce qui concerne la question du suicide, je peux dire que, dans mon métier, je suis très peu confronté au suicide d'un patient. Le suicide est un problème qui me semble relever de la liberté intime de chacun et se situe donc hors du champ de la médecine. Notre équipe a cependant eu récemment à réfléchir à la « menace de suicide » d'un malade qui, en fin d'hospitalisation, a évoqué son désir de mettre fin à ses jours une fois revenu chez lui. Nous en avons discuté dans notre équipe : fallait-il le laisser sortir ? Le garder hospitalisé ? Finalement nous avons pensé qu'il n'y avait pas de raison médicale de le garder à l'hôpital et que ses actions futures étaient de l'ordre de sa liberté propre. Mais sur le thème du suicide, je ne peux guère vous en dire plus...

### La Lettre de l'UBE

Parlons alors de l'euthanasie. Il semble qu'en tant que médecin, vous pourriez développer trois aspects du problème : la demande émanant du patient, la demande de la famille et l'attitude de votre équipe et de vous-même. Le plus grand nombre de demandes d'euthanasie émane sans doute de vos malades ?

Jean-Claude FONDRAS

Eh bien non ! Ce à quoi je suis le plus souvent confronté, c'est à une demande venant de la famille. De la part du malade c'est plutôt rare ! Sur le nombre de patients nouveaux que je vois chaque année, je n'arrive même pas à me souvenir de la date de la dernière demande d'euthanasie d'un malade. En revanche, des familles qui nous disent : « Vous ne pourriez pas faire quelque chose pour accélérer ? » ou « Vous ne pourriez pas lui faire la piqûre ? »... cela arrive un peu plus souvent.

**C'est l'installation dans la durée qui, pour certaines familles, n'a plus de sens. C'est cette confrontation à l'approche de la mort qui n'est pas supportée.**

La Lettre de l'UBE

C'est étonnant ! Ne trouvez-vous pas cela très choquant ?

Jean-Claude FONDRAS

Bien sûr ! J'explique aux personnes qu'elles ne sont pas propriétaires de la vie de leur parent. Je leur propose de réfléchir à ce que deviendrait notre société si un grand nombre de familles faisaient des demandes identiques pour un proche et si le corps médical acceptait... Ensuite, si on les rassure sur le fait qu'il n'y aura pas d'acharnement thérapeutique et que toute souffrance sera correctement prise en compte, alors la plupart des membres de la famille ne font plus cette demande ; la plupart, mais pas tous... Il n'est pas rare qu'une ou deux personnes insistent un peu avant de « lâcher prise ».

### La Lettre de l'UBE

Que se cache-t-il derrière cette demande d'euthanasie des familles ? Espérons que ce ne sont pas des questions d'héritage ! Serait-ce la difficulté de la confrontation à la dégradation irréversible d'un proche ?

Jean-Claude FONDRAS

C'est l'installation dans la durée qui, pour certaines familles, n'a plus de sens. Lorsqu'une personne malade est très dégradée dans son corps, ou qu'elle ne parle plus, l'entourage peut vivre un temps ressenti comme une attente inutile de la mort. Parfois cela est vécu comme insupportable. La plupart du temps, la demande « d'accélérer » est faite de façon détournée : « Ne pourriez-vous pas faire autre chose ? ». Si nous donnons des médicaments pour traiter la douleur, la confusion mentale ou l'agitation, on nous dit « Ne pouvez-vous pas en donner un peu plus ? ». Evidemment ces cas sont très minoritaires, mais c'est bien cette confrontation à l'approche de la mort qui n'est pas supportée.

La Lettre de l'UBE

Face à cette demande de certaines familles, quelle est votre attitude et celle de votre équipe ?

Jean-Claude FONDRAS

Tout d'abord nous cherchons à éclaircir le « pourquoi » de leur demande. Parfois notre action médicale est mal comprise de l'entourage : une simple perfusion d'hydratation, quelques médicaments courants peuvent être interprétés comme une obstination thérapeutique déraisonnable. Il faut alors expliquer que les traitements instaurés sont le minimum nécessaire pour éviter des complications pénibles pour le malade et que les médicaments visent seulement à soulager. La famille comprend alors qu'il ne s'agit pas de prolonger le malade mais d'assurer son

confort. Il faut également assurer la famille qu'on ne laissera pas le malade souffrir, étouffer, délirer et que chaque symptôme sera traité.

Enfin, il y a des demandes d'euthanasie provenant de la souffrance existentielle de la famille avec une plainte du type : « Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, mais de le voir dans cet état nous est insupportable. Ne pouvez-vous pas le faire dormir tout le temps ? Accélérer les choses ? ».

Pour moi, cette souffrance existentielle des proches ne relève pas de ma compétence. Je ne peux me faire le prestataire d'une vision de la mort qui est la leur. On ne va pas faire un geste d'euthanasie parce que la famille est en souffrance psychique ! En revanche on les oriente vers une aide psychologique qui va leur permettre de dire et de redire leur souffrance.

Mais il ne faut pas que vos lecteurs pensent que ces demandes sont très fréquentes. Actuellement je n'ai eu aucune demande de la part d'une famille sur les trois derniers mois. Il faut aussi noter une attitude différente selon qu'un membre de la famille a suivi de près ou non la personne hospitalisée. Un parent éloigné, qui découvre brusquement la dégradation du proche peut ne pas comprendre la situation, s'étonner, se révolter. Nous devons donc tenir compte de ces états affectifs divers.

La Lettre de l'UBE

Pouvez-vous évoquer les quelques demandes d'euthanasie émanant des patients ? La gestion qui en est faite par votre équipe ?

Jean-Claude FONDRAS

Comme je vous le disais, c'est très rare. Une des craintes qui est à l'origine de la demande c'est de souffrir inutilement, d'avoir une agonie prolongée... Si nous assurons les gens que nous leur éviterons cela, que nous ne les maintiendrons pas en vie par des moyens artificiels contre leur gré, beaucoup sont rassurés et la demande disparaît. Lorsque la demande est liée au fait de ne pas supporter le temps qui reste à attendre la fin, là je choisis d'en discuter franchement avec le patient. Je ne me réfugie pas derrière des arguments juridiques du

type : « Je ne le ferai pas parce que c'est interdit ». Cela sous-entendrait que je le ferais si c'était permis, ce qui, pour ma part, ne serait pas le cas ! J'explique clairement ce qu'on fera et ce qu'on ne fera pas : pas d'acharnement inutile, pas de transfert en réanimation, pas de gestes techniques contre son gré. Nous répondrons à ses demandes concernant la douleur, l'essoufflement, le mauvais sommeil, etc. Bref, je fais comprendre que je ne suis pas favorable à l'euthanasie « directe », le geste qui tue, mais qu'on peut concevoir de laisser la mort venir, lorsque la médecine retire sa technicité et accepte, dans un cadre plus naturel, que la mort survienne.

**Je fais une distinction entre *viser* la mort et *accepter* la mort, distinction qui n'est pas toujours claire pour le patient...**

Ce qu'on appelle, à tort, « euthanasie passive ou indirecte » n'est jamais que l'effacement de la technique médicale. Je conçois qu'il y ait, pour la personne malade, un droit de mourir (« Que la médecine me lâche ! »), mais pas un droit à faire mourir (« Docteur, tuez moi ! »). Je fais une distinction entre *viser* la mort et *accepter* la mort, distinction qui n'est pas toujours claire pour le patient. Pour lui, la façon dont elle survient importe peu pourvu qu'elle survienne, alors que pour moi, médecin, il me paraît désastreux de viser la mort en tant que telle... L'essence du travail du médecin est de guérir si possible, de soulager, de développer une relation de confiance avec le patient, mais pas de considérer la mort comme un but parmi d'autres de l'action médicale.

La Lettre de l'UBE

Cela rejoint vos orientations spirituelles personnelles...

Jean-Claude FONDRAS

Oui, je vois bien à la lumière du bouddhisme l'origine de ces demandes. On peut la retrouver dans deux des « trois

poisons » : la colère et l'impatience qui s'installent et une certaine forme d'avidité qui se manifeste derrière le désir d'euthanasie. Je pense, *a contrario*, à ce très beau film du réalisateur coréen Bae Yong-Kyun intitulé « Pourquoi Bodhidharma est-il parti vers l'Est ? ». On y voit un vieux moine malade qui ne se révolte pas et prépare son disciple à sa disparition. Le disciple part à la recherche de plantes médicinales pour soigner son maître et lorsqu'il revient il le trouve mort en posture de méditation. La manière dont le vieux moine accepte la mort qui vient n'est pas l'analogue d'un suicide. Il part dans un état d'acquiescement, sans chercher à retarder ni à hâter sa mort, alors que les demandes d'euthanasie dont nous avons parlé viennent bien d'une sorte de refus et de colère.

Parlons également des demandes émanant des soignants eux-mêmes. Etre quotidiennement face à des patients amoindris par la maladie, parfois défigurés, amène certains soignants à ne plus trouver de signification à ce qu'ils font. Certains vont se réfugier derrière l'aspect purement technique des soins, d'autres vont formuler le souhait que « ça se termine... ». Dans ce cas, nous pouvons travailler avec eux l'aspect psychologique de leur relation au malade, mais aussi l'aspect éthique, en soulignant la distinction entre leurs souhaits, leurs désirs et fantasmes relatifs à tel ou tel patient, et le passage à l'acte. Bien sûr, il nous arrive à tous, en quittant l'hôpital, de souhaiter parfois qu'un patient décède dans la nuit... mais de là à faire un geste dans ce sens, il y a une barrière que je m'interdis de franchir !

La Lettre de l'UBE

Ce qui semble rassurant aujourd'hui c'est que la médecine n'est plus coincée entre tuer le patient ou le laisser souffrir !

Jean-Claude FONDRAS

Tout le développement des soins palliatifs vise justement à trouver autre chose que ce dilemme. Cependant, nous ne pouvons faire reposer notre démarche uniquement sur le « progrès » médical, car il nous est impossible de séparer ce

## Bouddhisme et Occident

qui est de l'ordre d'une souffrance physique, de ce qui est de l'ordre de l'expérience faite par la personne malade, ce qu'on dénomme « souffrance morale ». On nous demande souvent de médicaliser des souffrances morales : « Faites quelque chose pour qu'il ne se voit pas mourir... », c'est-à-dire d'effacer la conscience de la mort ! Il y a là un danger de tout vouloir médicaliser, qui est une pente générale de nos sociétés développées. A force d'attendre tout de la médecine, on se prive des autres manières d'aborder la question

de la fin de vie. Au-delà des problèmes du corps, c'est bien le psychologique, le social et le spirituel qui dominant. La médecine peut contribuer à rendre supportable une situation qui serait insupportable sans son intervention ; mais ce qui peut faire que la souffrance est supportée, plutôt que seulement subie, c'est la possibilité de trouver encore du sens aux dernières semaines de vie. Le savoir-faire médical et le cheminement spirituel peuvent donc être complémentaires, mais il faut se garder d'un discours naïf et lénifiant, rencon-

tré dans une certaine littérature à deux sous, qui donnerait à croire qu'un total « bien-être » est accessible. La fin de la vie, surtout au décours d'une grave maladie, reste un moment tragique. La voie du Bouddha peut nous permettre, non de le nier, mais de l'assumer. □

« Ce même paysage  
entend le chant  
et voit la mort de la cigale »  
(Basho, moine zen et poète, XVII<sup>e</sup> s.)

### Rencontre avec Fabrice Midal

*Fabrice Midal, enseignant bouddhiste, est docteur en Philosophie, membre du comité de rédaction de la revue « Connaissance des Religions » et membre-enseignant de l'UBE.*

*Il est l'auteur de plusieurs livres sur le bouddhisme dont « Mythes et Dieux tibétains » et « Trungpa », une biographie, tous deux publiés aux éditions du Seuil.*

#### La Lettre de l'UBE

Vous avez écrit une brillante biographie de Chogyam Trungpa. Cependant, vous déclarez très honnêtement ne pas savoir ce que celui-ci aurait dit concernant le suicide et l'euthanasie. Mais vous-même, en tant que pratiquant bouddhiste, érudit engagé dans la Tradition que vous avez la charge de transmettre, que pouvez-vous en dire ?

#### Fabrice MIDAL

Lorsqu'on pose la question du suicide ou de l'euthanasie, la difficulté est que l'on attend une réponse dogmatique du bouddhisme, à l'instar de ce qui est demandé à tous les représentants des traditions spirituelles présentes en France : ils doivent avoir un avis sur toutes ces questions (mariage, sexualité, suicide, contraception, divorce, avortement...). Je ne peux répondre à une telle attente car ce n'est pas cet aspect qui a été décisif dans mon engagement sur la voie du *Dharma*. Je reconnais l'importance d'une dogmatique\*, car c'est constitutif de l'existence de toute société, mais il n'est cependant pas certain que le religieux, réduit à un moralisme, puisse jouer ce rôle. Aussi mon

chemin dans le bouddhisme passe-t-il par l'expérience directe de la parole du Bouddha, d'un apprentissage pour la laisser résonner en moi, en sa mesure à elle.

Je tiens à le préciser. Je ne peux adopter, pour répondre à vos questions, aucune position religieuse. Je ne me sens pas le « porte-parole » du « bouddhisme ». Du reste, la critique des religions opérées par la modernité, et Nietzsche en particulier, a joué un rôle important dans mon éducation et reste le sol de mon engagement. A une époque où le bouddhisme devient une religion « cool », assimilable aux exigences de notre temps, participant au premier chef à l'atomisation de l'individu enfermé dans une quête d'un bonheur personnel qui le coupe du monde comme de lui-même, cette mise en garde du philosophe allemand me semble salutaire.

Il importe de s'appuyer sur la Tradition, c'est-à-dire le sens même de l'ensei-

gnement du Bouddha, plutôt que sur une police des mœurs.

J'insiste d'autant plus que, lorsque nous sommes confrontés au suicide, l'expérience que l'on fait est un désarroi radical. Ce que je comprends du bouddhisme m'invite à affronter ce désarroi et non pas à l'éviter par une quelconque explication générale qui me permettrait de le comprendre.

Partons de ce point précis : la question du suicide nous laisse démuni. Je ne le comprends pas, et ne le pourrais jamais. Elle touche à un point trop sensible de l'existence humaine : le fait que le désespoir puisse devenir si grand qu'il conduise un être humain à décider de lui-même, par lui-même, de s'ôter la vie. Comment ne pas être ébranlé devant un tel geste ? Laissons-nous, dans un premier temps, être ébranlé. Récemment j'ai dû organiser une cérémonie funèbre en hommage à un jeune homme qui venait de se suicider. En tant que bouddhiste, je n'ai pas cherché à

\* Comme le remarque très justement Pierre Legendre : « Toutes les cultures, y compris l'occidentale, vivent de vérités indémonstrables, de croyances aspirant au statut d'intangibles, dont la cohérence et les conséquences normatives tiennent à leur authentification en bonne et due forme sociale. » *De la société comme texte*, Paris, Fayard, 2002, p.7

## Bouddhisme et Occident

porter un jugement sur cet acte, à le situer dans le cadre doctrinal, mais à faire l'effort d'accepter de prendre acte de la situation dans son ensemble. Or que se passe-t-il lorsqu'on est confronté au suicide ? Une infinie tristesse résonne en nous qu'il faut accueillir comme telle, dans la capacité de ce sentiment à révéler une béance primordiale : l'absence de sécurité. Les êtres humains les plus accomplis ne sont pas ceux qui sont prémunis de toute souffrance, à l'abri, mais ceux qui sont à l'unisson de la réalité. Cette expérience m'a confronté de manière particulièrement poignante au fait que nous ne pouvons pas maîtriser la vie des autres. Je peux évidemment souhaiter que ce jeune garçon ait agi comme je l'aurais préféré - mais il me faut respecter son acte. Nous devons abandonner notre volonté de maîtrise, accepter ce dénuement dans sa qualité même, dans la blessure qui en résulte.

La Lettre de l'UBE

C'est un premier axe de réponse...

Fabrice MIDAL

Le deuxième axe est que, traditionnellement dans le bouddhisme, on considère que le suicide n'est pas une véritable réponse aux difficultés rencontrées. Le suicide implique l'idée que nous pouvons les supprimer par une telle décision - ce qui est une illusion. Un tel acte ne libère pas de l'ego - qui est la racine de nos difficultés - mais en est la réponse type. L'ego est cette construction visant à assurer la solidité d'un territoire que rien, en fait, ne peut assurer - la réalité étant marqué du sceau de l'impermanence. Dans le suicide, je me détruis et cette destruction est là comme confirmation paradoxale du « je », c'est-à-dire du fait que j'existe. « Je » me détruis, mais c'est moi qui le fais.

Je me souviens du choc que j'ai ressenti à l'adolescence lorsque j'ai compris ce message du Bouddha : aussi douloureuse que soit l'existence, il n'est pas possible d'y échapper. Il nous faut entrer en rapport avec elle, et y découvrir l'ouverture qu'elle cache. Ce qui implique que l'idée du suicide n'est pas une solution. On esquivé la souffrance qui ne peut pas disparaître de cet évitement.

Soulignons cependant qu'il n'y a pas de jugement possible à porter sur le suicide et qu'il peut recouvrir des sens multiples. J'ai décrit là une forme de suicide qui répondrait à la haine de soi, ou des conditions dans lesquelles on se trouve. On espère alors, par un tel acte, les supprimer. Voilà l'illusion.

La haine est le signe d'une crispation qui n'est pas éteinte par une crispation plus forte, par une haine plus forte, mais seulement par une ouverture radicale qui est de l'ordre d'un abandon sans condition.

Il existe encore d'autres formes de suicide, lorsque quelqu'un est pris par une maladie, une dépression nerveuse par exemple, qui modifie le cadre d'analyse - il ne s'agit pas alors d'une expérience de haine contre soi. L'Antiquité connaît aussi un suicide opéré dans des situations où l'existence humaine n'est plus viable avec un minimum de dignité. Nous sommes là dans un cadre encore une fois différent - mais qui doit toucher aujourd'hui très peu du million de suicidés par an. Sous un tel terme se cachent des expériences et des réalités très diverses qui mettent à mal un discours unitaire.

Dans la perspective bouddhiste la conscience ne s'arrête pas au moment de la mort : en se suicidant, le suicidé ne se suicide pas ! La violence qu'il exerce se manifeste là de façon vive. Le suicide, dans cette perspective, ne fonctionne pas !

C'est tout le paradoxe de la notion bouddhiste de l'ego. L'ego est une fiction. S'il existait, on pourrait discuter du bien fondé ou non de le nourrir et de chercher à le satisfaire. Mais voilà, il n'est pas permanent et il ne cherche qu'une chose : supprimer le sentiment d'insécurité qui le fonde. C'est une course sans fin et vouée à l'échec. Le suicide participe de cette lutte. On se détruit mais on cherche, dans ce geste même, à affirmer son existence.

Le suicide éclaire ainsi ce que les bouddhistes nomment l'ego. Il nous montre le fonctionnement de la souffrance que nous créons nous-mêmes, de manière presque délibérée, car nous y trouvons un confort que nous préférons à une ouverture qui est inséparable d'une certaine insécurité.

L'expérience de la véritable liberté, contrairement à ce que l'on entend sou-

Dans la perspective bouddhiste,  
en se suicidant, le suicidé  
ne se suicide pas !  
On « se » détruit mais on cherche,  
dans ce geste même,  
à affirmer « son » existence...

La Lettre de l'UBE

Cependant dans le « je me suicide », celui qui se suicide, de fait, maîtrise bien sa vie et sa mort à ce moment-là, même si c'est l'ego qui les maîtrise...

Fabrice MIDAL

Oui, et vous voyez alors que toute maîtrise conduit d'une certaine manière à la mort. Me tuer est le seul acte qui peut m'apparaître assez définitif dans un environnement que j'éprouve comme trop fluctuant.

Mais, dans le même temps, il me faut répondre « non » à votre question... Aucune maîtrise complète n'est réalisable en raison de l'impermanence.

vent, n'est pas une expérience agréable, elle est marquée d'une certaine angoisse, car c'est angoissant d'avoir à décider de par soi-même au lieu de puiser une réponse toute faite par les conditionnements divers ! C'est magnifique, héroïque cet engagement où la liberté peut prendre place en nous ! C'est pour cela qu'un bouddhiste travaille ardemment à retrouver cette liberté naturelle, qui est recouverte sous tant de couches de peurs.

La Lettre de l'UBE

Ce que vous dites c'est que, pour le bouddhisme, l'ego du suicidé croit qu'il arrête quelque chose, qu'il se dé-

## Bouddhisme et Occident

barrasse d'une situation, alors qu'en fait, il ne fait que passer d'un aspect de la réalité dans un autre ?

Fabrice MIDAL

Exactement. Le suicide ne résout aucun problème. Mais attention ! Il ne faut pas que cette affirmation soit instrumentalisée comme une condamnation du suicide. Ce serait une contradiction avec l'esprit de l'enseignement qui est de nous montrer l'espace d'une « dé-prise » salvatrice. Aucun enseignement ne peut servir de lieu de condamnation du geste du suicidé, car cela nous mènerait à une tentative de maîtrise d'autrui : ce serait l'inverse de l'enseignement bouddhique qui pointe l'accueil à ce qui vient, dans la réalité telle qu'elle est.

Lorsqu'un proche se suicide, nous sommes envahis par des remords, des pensées telles que « Ah, si je lui avais dit... si j'avais fait... » etc. pensées qui manifestent également le désir que les choses soient autrement qu'elles ne sont, alors que nous devons apprendre à affronter, accueillir l'irréversible. Le suicidé est dans l'espace de sa liberté, même s'il l'a prise dans une direction autre que celle que j'aurais voulu qu'il prenne, et même si sa liberté n'en est pas vraiment une.

La Lettre de l'UBE

Vous développez là deux axes un peu en tension : « le suicide est un choix erroné » et « c'est la liberté de celui qui le commet » ...

Fabrice MIDAL

C'est un des éléments de la difficulté de la question même. Mais ces deux axes soulignent tous deux cette nudité du cœur humain éveillé. C'est cela la *bodhicitta*, cette fragilité, cette faculté d'être touché par la souffrance, la sienne propre et celle des autres.

Qu'est-ce que la *bodhicitta* ? C'est l'esprit d'éveil qui est toujours présent, mais le plus souvent de manière latente en nous. Chogyam Trungpa\* en parle comme de ce point sensible au cœur de

notre être : « Nous ne sommes pas entièrement cuirassés tout le temps. Nous avons un point sensible quelque part, une plaie ouverte quelque part. » L'éveil en nous est cette ouverture et cette possibilité de tendresse qui nous met à l'unisson de ceux qui souffrent. On ne peut aborder cette question sans toucher ce point sensible. Lorsque quelqu'un se suicide naît aussitôt un immense sentiment de culpabilité chez les proches, derrière le sentiment de n'avoir pu éviter que cet acte ait lieu. Une des raisons en est que, d'un coup, se révèle que le monde, pour l'être qui vient de se tuer, n'était plus vivable.

La question du suicide ne devrait pas déboucher sur une réponse fixe, qui nous mette à l'abri, mais elle devrait nous conduire à interroger notre manière d'être ici et maintenant.

Il me semble que chacun, du coup, vit un peu la situation où on lui retire le tapis sous les pieds. Quelque chose de l'effroi de l'existence apparaît au grand jour, et la culpabilité que chacun ressent ne renvoie peut-être pas tant à une faute, qu'au fait que nous ne sommes jamais vraiment à la hauteur de notre existence, œuvrant assez à rendre ce monde plus habitable. Il me semble que ce sentiment est l'expression de la *bodhicitta*.

En fait, l'examen de la question du suicide ne devrait pas déboucher sur une réponse fixe qui nous mette à l'abri dans le bien connu, dans un raisonnement bien établi, mais il devrait nous conduire à interroger notre manière d'être ici et maintenant.

Prendre à cœur une telle question nous expose à notre propre souffrance, à celle qui imprègne le monde, et à notre désir ardent que tous les êtres puissent être libres de la souffrance. Ce désir, dans l'épreuve qu'il suscite en nous, c'est - permettez-moi d'y insister - le germe de l'éveil. Cet inconfort précis, ne cherchons pas à le supprimer, nous écraserions par là même notre propre tendresse.

La Lettre de l'UBE

Mais n'y a-t-il pas une forme de suicide « positif », par exemple pour protéger la vie de quelqu'un d'autre ? Éviter de dénoncer des camarades ?

Fabrice MIDAL

C'est un acte où l'on donne alors sa vie, non pas pour se détruire, fuir notre réalité, mais où on se sacrifie pour le bien des autres. Il y a alors une lucidité qui change tout. Cela rappelle la légende du Bouddha offrant son corps pour qu'une tigresse puisse nourrir ses petits. Distinguons, si vous le voulez, le suicide du sacrifice de soi-même.

La Lettre de l'UBE

Abordons maintenant la question de l'euthanasie...

Fabrice MIDAL

L'euthanasie est un tout autre problème. Elle nous renvoie à une situation qui marque notre époque, où la technique médicale peut prolonger la vie dans des circonstances jusqu'ici jamais rencontrées. J'en viens même, parfois, à me demander si, avec les progrès continuels de la science, la seule façon de mourir ne sera pas bientôt de se suicider !

Il y a actuellement un effort inlassable pour maintenir la vie à tout prix, d'une façon qui me paraît même parfois diabolique. Un ami me disait récemment que les médecins voulaient son accord pour continuer à alimenter son père directement par l'abdomen, alors que celui-ci est atteint depuis longtemps de la maladie d'Alzheimer et n'a plus aucune perspective de vie normale. Ce qui est affreux, c'est que cet ami doive lui-même, en son âme et conscience comme on dit, décider de la vie de son père.

Ce choix est effrayant. Personne ne peut décider ainsi de sa vie ou de la vie

\* Chogyam Trungpa, L'entraînement de l'esprit et l'apprentissage de la bienveillance, trad. Richard Gravel, Paris, ed. du Seuil, 1998, p. 39

## Bouddhisme et Occident

d'autrui. En ce sens, la question de l'euthanasie ne devrait pas être rapprochée du suicide mais de la question de l'eugénisme. Il s'agit de devenir soi-même le juge de qui doit vivre et de qui ne le peut pas. Mais la violence de cette situation n'apparaît pas, elle prend le visage avenant de ne pas vouloir que l'autre souffre, ou ne pas vouloir qu'il meure.

Les maîtres tibétains abordent la question de manière contradictoire (j'aborde ici la tradition tibétaine faute de connaître la position des responsables des autres traditions). Dans ses « *Instructions fondamentales* », Kalou Rinpoché expliquait :

« La personne qui décide qu'elle a assez souffert et souhaite qu'on la laisse mourir se trouve dans une situation qu'on ne peut qualifier ni de vertueuse ni de non-vertueuse. On ne peut certainement pas la blâmer d'avoir pris cette décision, et ce n'est pas là un acte karmiquement négatif : c'est simplement le désir d'éviter de souffrir, désir fondamental de tous les êtres. D'un autre côté, ce n'est pas non plus un acte particulièrement vertueux. Décider dans une telle situation de ne pas permettre à la maladie de quelqu'un de suivre son cours jusqu'à le tuer est un acte karmiquement neutre. Il s'agit moins en effet dans ce cas de désirer mettre fin à la vie de quelqu'un que de souhaiter mettre un terme à ses souffrances. C'est donc un acte neutre au plan karmique. »

Cette réponse est plus subtile que ce qui est généralement écrit sur le sujet, peut-être de manière un peu dogmatique. Ainsi Véronique Crombé\* écrit sans hésitation « La réponse bouddhiste sur ce point est claire, un bouddhiste ne peut pas approcher l'euthanasie. » Puisque le bouddhisme considère que la vie humaine est précieuse, il ne peut que considérer que cet acte est un crime.

Le Dalaï-lama\*\* offre une autre forme de condamnation de l'euthanasie : « Il est préférable de laisser une personne

mourir à son heure. Ce que nous endurons est dû à nos propres *karma* passés et nous devons en accepter le résultat. Tout doit être fait pour éviter de souffrir ; mais si rien ne peut plus enrayer le problème, la souffrance doit être considérée comme le résultat inévitable de nos *karma*. ».

Chacun pourra ainsi trouver la réponse qu'il souhaite ! Mais trêve de plaisanterie, vous comprenez sans doute mieux les réticences que j'avais à accepter de répondre à vos questions. Elle touchent à des aspects d'une difficulté extrême. Et l'ensemble de ces réponses, je vous l'avoue, me laisse profondément insatisfait.

Personne ne peut décider de sa vie ou de la vie d'autrui. Le choix est effrayant ! En ce sens, la question de l'euthanasie ne devrait pas être rapprochée du suicide mais de la question de l'eugénisme.

Pour reprendre le cas du choix laissé à cet ami. Que signifie laisser son père « mourir à son heure » ? Le processus est tel, aujourd'hui, que l'on se retrouve dans une situation où une telle phrase n'a plus de sens. A quel moment fallait-il refuser un effort médical supplémentaire et donc « abrégé » la vie de son père ? Voyez vous l'impasse où nous nous trouvons ?

Oui décidément, comme je le disais, à mon sens la question de l'euthanasie doit être liée à celle de l'eugénisme et nullement à celle du suicide. Toutes deux jouent sur des enjeux d'un type nouveau.

L'eugénisme pose le problème de la sélection des naissances, devenue aujourd'hui la norme avec les amniocentèses et échographies pré-natales. Lorsqu'on demande à une future mère si elle veut garder ou non son enfant, quelle que soit sa réponse, ce type d'interrogation est terrible ! Et disons-le, en

réalité, quand on propose une amniocentèse à une femme c'est pour qu'elle en tire les conséquences. Vous comprenez l'effroi qui me saisit ?

Nous trouvons du côté de l'euthanasie la même question.

Avant de proposer des pistes de réflexion, je voudrais souligner qu'à mon sens nous sommes dans une situation d'impasse. Ce ne sont pas les comités d'éthique qui vont changer quoi que ce soit. Ce n'est pas en saupoudrant les processus techniques d'un peu d'éthique qu'on va aborder le cœur du problème. Le processus est d'une ampleur si radicale que ce qu'il en est de l'existence de l'homme est ébranlé de part en part.

A votre première question sur le suicide, j'ai souligné la difficulté pour le bouddhisme de donner une réponse trop rapide, là où il fallait surtout qu'il montre le lieu même où la question résonne en nous. Si le bouddhisme a un rôle à jouer c'est précisément de nous aider à nous ouvrir à la souffrance que le problème du suicide pose à chacun de nous. Le bouddhisme, sur cette base, éclaire profondément le phénomène, en explique les ressorts, et l'attitude juste que l'on peut déployer pour lui répondre.

A la question que vous me posez maintenant, ma réponse est tout autre. Je suis convaincu que le bouddhisme, comme toute tradition spirituelle, est aujourd'hui dans l'incapacité de répondre au défi qui se présente à nous. Je suis frappé par l'indigence des réponses des différents maîtres spirituels sur la question. L'enjeu de notre entretien est de manière réellement brûlante pour moi de vous montrer en quoi la tradition bouddhiste n'est pas armée pour répondre à la question de l'euthanasie.

La Lettre de l'UBE

Peut-être parce que la question ne se posait guère à l'époque du Bouddha ...

Fabrice MIDAL

Exactement. Et il importe d'en prendre acte... ce que nous sommes loin d'avoir fait. Sur la question de l'eugénisme et de l'euthanasie le travail d'un philosophe comme Danièle Moysse me semble d'une profondeur atteinte par

\* Véronique Crombé, *La mort*, coll. « Ce qu'en disent les religions », Paris, éd. de l'Atelier, 2001, p. 159

\*\* Dalaï-Lama, *Entretiens avec Richard Gere*, éd. L'essentiel.

## Bouddhisme et Occident

aucun religieux, emprunt de trop nombreuses préconceptions. Le discours bouddhiste, comme celui des autres religions, tente d'appliquer au problème qu'on lui pose l'ensemble des éléments doctrinaux qu'il connaît. Je ne crois pas que cette méthode permette une réponse assez libre et assez en rapport avec la singularité de ce qui se joue aujourd'hui.

Danièle Moysse est chercheur associé au Centre d'étude des mouvements sociaux (CNRS/EHESS). Dans son livre « *Bien naître, bien être, bien mourir* », elle montre la conception que recèle la question que vous me posez. La question de l'euthanasie n'est possible que dans l'horizon d'une conception de la vie qui marque notre temps et dont elle tente de cerner les contours. Cette époque est marquée au premier chef par la conviction que l'homme se fonde lui-même. Son pivot est la certitude de soi, posée par Descartes comme sol et fondement de toutes les autres certitudes.

Cette pensée de l'homme comme sujet se marque par le déchainement de la volonté sous le visage du droit. L'homme en vient ainsi à prétendre au droit de choisir les particularités de ses enfants, décider de qui a le droit ou non de naître, et avoir le droit de contrôler sa mort. Nous sommes à l'ère où il faut tout contrôler. Ce qui dans la perspective bouddhiste est la racine de la souffrance, n'est-ce pas ?

La Lettre de l'UBE

Oui, mais ces techniques pré-natales, ne peut-on dire qu'elles tendent à « limiter les dégâts » ?

Fabrice MIDAL

Nous devons prendre la mesure de ce que ces « techniques » ébranlent. Il faut voir que notre époque modifie l'être de l'homme et donc la possibilité, pour quiconque n'a pas en vue cet ébranlement, de pouvoir parler avec justesse. Tout ce qui concerne la réflexion autour du « bien mourir » ne doit pas être simplement une réflexion technique mais un engagement plus radical. Il faut parler évidemment des travaux de Marie de Hennezel et d'Elisabeth Kübler-Ross, travaux remarquables en ce qu'ils rendent à l'homme un peu de la possibilité de sa mort.

Nous sommes à l'ère où il faut tout contrôler. Ce qui est, dans la perspective bouddhiste, la racine de la souffrance...

Je ne peux oublier que, chez les Grecs, le mot désignant l'homme était « le mortel ». La première certitude de l'être humain n'est pas, comme le disait Descartes, le « *cogito* » mais la certitude d'être mortel et cela oriente toute notre existence, ce qui, pour un bouddhiste, est en rapport avec la vérité de l'impermanence.

Le philosophe Martin Heidegger note que « L'homme déploie son être (*west*) en tant que mortel. Il est ainsi appelé parce qu'il peut mourir. Pouvoir mourir veut dire : être capable de la mort en tant que la mort. Seul l'homme meurt

- il meurt continuellement, aussi longtemps qu'il séjourne sur cette terre, aussi longtemps qu'il l'habite. »

Pour un bouddhiste, l'insistance du philosophe sur le fait que nous mourons continuellement est frappante car c'est la grande leçon qu'offre cette tradition. Nous pensons mécaniquement que nous mourons une seule fois, le jour de notre mort. Mais c'est parce que nous prenons notre existence comme étant celle d'un être indépendant et autonome. En fait, à chaque instant nous mourons et renaissions.

Non seulement nous mourons à chaque instant - celui que je suis vous parlant va mourir à la fin de l'entretien - mais mon rapport à ma mort est continu, oriente mon existence à chaque moment. Or voilà aujourd'hui ce qui est menacé : être capable de la mort comme mort. Si notre mort nous est volée, c'est donc ma vie qui s'en trouve ébranlée.

Aujourd'hui il y a un consensus de plus en plus répandu sur le bienfait de l'euthanasie, sur le droit à décider par nous-même de notre mort. Du point de vue de l'enseignement du Bouddha, il y a là une volonté de maîtrise technique de notre existence qui est à la fois une manière de nier la mort et de nier l'existence.

Qu'est-ce qui fait qu'une vraie fleur est plus belle qu'une fleur artificielle ? C'est qu'elle est vivante et qu'elle va mourir ! Sa beauté est en rapport avec sa mortalité. Ce qui est privée de mort est privée de vie. La gestion actuelle de la mort, privée de tout sens, qu'on n'accompagne pas, qui ne donne lieu à aucun rituel ne prive-t-elle pas l'humanité d'un rapport réel à la vie ? □

### La revue d'Études mongoles et sibériennes

Le comité de rédaction de la revue « Études mongoles et sibériennes » procède aujourd'hui à une extension vers les mondes centrasiatique et tibétain. Si ceux-ci sont l'un islamisé, l'autre bouddhisé, il ne s'agit pas pour autant de prétendre traiter en propre du bouddhisme ou de l'islam mais plutôt d'étudier ces mondes en tant que parties d'un vaste ensemble allant de l'océan Arctique à l'Himalaya, tout en favorisant des perspectives comparatistes.

La revue devient donc « Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines » (EMSCAT).

Sa direction est désormais assumée par Katia Buffetrille (École pratique des Hautes Études). La ligne éditoriale reste ouverte à des numéros courants, à des monographies, ou encore à des numéros thématiques, dont la responsabilité peut être confiée à des « éditeurs invités », en français ou en anglais. Toute demande d'information supplémentaire ou d'abonnement devra être adressée à : [Katia.Buffetrille@ephe.sorbonne.fr](mailto:Katia.Buffetrille@ephe.sorbonne.fr) ou au Centre d'études mongoles et sibériennes, annexe E.P.H.E. 29 rue Daviel, 75013 Paris

## Comptes rendus de lecture

### « Zarathoustra-Bouddha, vers un lexique commun »

Christian Globensky, Paris, l'Harmattan, 2004

L'auteur propose dans cet essai de rapprocher deux noms que tout semble opposer : Bouddha et Nietzsche. Plus de 2500 ans les séparent, l'un est fondateur d'une religion, l'autre est l'ennemi du christianisme.

Pour l'auteur, ces deux penseurs sont les témoins d'une philosophie athée, dont le rapprochement permet d'entrevoir une philosophie de l'avenir.

Entretien avec Fabrice Midal.

Fabrice MIDAL :

Votre ouvrage se veut un engagement par rapport aux enjeux de notre temps. Et, si je vous ai bien lu, vous cherchez à montrer en quoi le Bouddha, comme le Zarathoustra de Nietzsche, ont quelque chose d'essentiel à dire aux hommes de notre temps. Que nous disent-ils ?

Christian GLOBENSKY :

Le bouddhisme et ses origines philosophiques nous disent et nous répètent depuis plus de deux mille cinq cents ans que l'ignorance est le châtement d'un Dieu Unique, le monothéisme. Nietzsche, qui traduit les dix commandements de Dieu en un seul : « Tu ne connaîtras point », est littéralement fasciné par cette inébranlable assise philosophique du Bouddha qui se résume en trois caractéristiques : l'impermanence, le dégoût et l'absence de l'âme, de Dieu. Le jeune Nietzsche réalise donc que « le Bouddha est un héros tragique ».

C'est pourquoi, lorsque l'on pense aujourd'hui au Bouddha, il nous faut à tout prix oublier les saints, les religieux, le « sourire bonasse de la prêtraille » (pour reprendre l'expression de Nietzsche) : tout simplement parce que le Bouddha s'est opposé à eux toute sa vie. Il sera même victime de tentatives d'assassinat, tant le message qu'il apportait défiait les brahmanes, leur dévotion au Créateur Brahma et leurs immémoriaux fondements religieux (les sacrifices sanglants, le racisme inhérent au système des castes, etc.). Et du reste, les brahmanes réussirent sur le long terme à rejeter le bouddhisme hors des frontières de l'Inde. L'on voit bien que tous les ingrédients sont réunis pour faire du Bouddha un héros tragique.

C'est là l'une des grandes découvertes de Nietzsche : nous avons des siècles de retard sur l'Inde, sur Bouddha. Il ne cesse de le répéter de manière lancinante. Le jeune Nietzsche qui découvre simultanément les Grecs et le bouddhisme, par une expérience si personnelle des notions de « nihilisme extatique », « d'Éveil », ira jusqu'à associer étroitement Dionysos et Bouddha. Zarathoustra deviendra la synthèse de cet hybride improbable. Nietzsche est le seul des grands penseurs du dix-neuvième siècle à ne pas être tombé dans le panneau du bouddhisme comme « néantisateur », comme vecteur d'un nihilisme passif. Or, ce que le Bouddha et le Zarathoustra de Nietzsche ont d'essentiel à dire aux hommes de notre temps, c'est qu'il nous faut tout d'abord créer la cessation du ressentiment, pour ensuite restaurer l'innocence du devenir, afin de créer librement de nouvelles valeurs, par-delà — et c'est peut-être le plus important — le « ressentiment » et le mode « ressentimental » de la morale monothéiste.

Fabrice MIDAL : En quoi, selon vous, le bouddhisme rejoint la critique de Nietzsche de la morale ?

Christian GLOBENSKY : Dans sa fameuse Généalogie de la morale, Nietzsche en arrive à la conclusion que « l'athéisme absolu et royal » n'est en aucune façon le contraire de ce que l'on nomme l'idéal spirituel, bien au contraire. En effet, si toute autorité religieuse est majestueusement déchiffrée et expliquée dans cette Généalogie de référence, il n'en reste pas moins que l'idéal spirituel est une vertu à cultiver pour une philoso-



phie altermondialiste. Si Nietzsche voyait en Jésus « un naïf commencement de mouvement de pacifisme bouddhique », le Bouddha incarne à ses yeux la lucidité, parce qu'il voit les choses telles qu'elles sont. Le Bouddha n'est plus pris au piège de l'illusion de la transcendance des valeurs morales, des arrière-mondes, il voit les sentiments d'un point de vue psychologique rigoureux.

Nietzsche voit dans le bouddhisme une science, chose que nous avons bien de la difficulté à faire aujourd'hui : « le bouddhisme est la seule religion positive que nous montre l'Histoire, nous dit Nietzsche, car il ne dit plus : "guerre au péché", mais rendant à la réalité ce qui lui est dû : "guerre à la souffrance". » Nietzsche l'a bien compris, chez le Bouddha, guerre à la souffrance, veut en fait dire guerre à l'ignorance. Le Bouddha fait dériver tout processus religieux monothéiste de l'ignorance, « et tout salut de la cessation de l'ignorance ».

L'auteur de la Généalogie de la morale s'est persuadé que le ressentiment était un mode de production du monde, selon l'expression de Sloterdijk, et, qui plus est, le mode le plus puissant et le plus nocif que l'on ait trouvé jusqu'à maintenant. Comme le Bouddha, Nietzsche a successivement rejeté les enseignements qu'on lui a proposés,

## Comptes rendus de lecture

parce qu'il s'est persuadé, pour reprendre la thèse fondamentale de sa Généalogie, que le prêtre est bien celui qui change la direction du ressentiment, mais qui ne vit nullement « par-delà le désir né du ressentiment ». Zarathoustra/Bouddha sont venus affranchir les hommes en leur enseignant essentiellement à ne plus suivre la voie de « l'homme du ressentiment », celle des prêtres et philosophes confondus.

Fabrice MIDAL : Vous insistez beaucoup sur la dimension athée du bouddhisme. Vous semble-t-elle une base pour une spiritualité propre à notre temps ?

Christian GLOBENSKY : Le Bouddha est incontestablement ce créateur de nouvelles valeurs athées, valeurs qui n'ont de sens que par le *nirvâna* qu'il entend créer. Idem pour Zarathoustra et sa « surhumanité ». Si tous deux décident de redevenir homme parmi les hommes, c'est pour y enseigner la voie du grand dépassement, le dépassement de l'homme, du *samsâra*, du *karma* global de l'humanité. « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté », dit simplement Zarathoustra. Cette voie qui doit permettre de mettre fin au retour éternel des « forces réactives », aux « forces du ressentiment », qui limitent, divisent, retardent ou empêchent « l'action véritable ». C'est par sa dimension athée que le bouddhisme devient une science positive, qu'il voit tout selon la loi des causes et des effets qui lui est propre.

Rappelons-le : le *nirvâna* selon le Bouddha est bien l'extinction de toutes ces petites passions qui entraînent le ressentiment. Petites passions qui seront minutieusement classées par catégories. Bouddha a mieux compris que tout autre que quand la trace d'un « reste » d'ignorance prend la place de l'excitation dans l'appareil réactif, la réaction elle-même prend la place de l'action, et c'est ainsi que la réaction l'emporte sur l'action, que le ressentiment l'emporte sur la sagacité. Mais, si l'on inverse le processus, l'on découvre tout à coup la voie par laquelle ne renaîtront que les forces actives, qui n'engendreront quant à elles

aucune autre production conditionnée : elles resteront identiques à elles-mêmes comme dans un éternel retour du même. Et, en ce sens, on peut affirmer, comme le fait Bouddha, qu'il n'y aura plus de renaissances...

Fabrice MIDAL : Le bouddhisme nous révèle, expliquez-vous, que le monothéisme est une erreur métaphysique. Quelle critique Nietzsche fait-il du monothéisme et en quoi cela rejoint-il la vision bouddhique ?

Christian GLOBENSKY : Lorsque Nietzsche choisit de nommer son fils dionysien, Zarathoustra, il a une idée bien précise derrière la tête.

pendant un fatal millénaire, a su se présenter comme l'ordre moral du monde, la religion monothéiste, la morale monothéiste, a donc été dominé par le mode « ressentimental ». Ce mode d'interprétation du monde doit maintenant être inversé par un nouveau Zarathoustra. Nietzsche réengage l'Illumination du Bouddha qui consiste en ceci : tout le langage formé par la métaphysique gravite autour d'un noyau, celui du ressentiment. Alors que la vertu essentielle chez le Bouddha est justement, selon Nietzsche, « d'être libre de tout ressentiment », et d'être avant tout un physiologiste (et non un fondateur de religions), dont la doctrine est une « hygiène de vie » plutôt qu'une religion.

L'Illumination du Bouddha consiste en ceci : tout le langage formé par la métaphysique gravite autour du noyau du ressentiment. Alors que la vertu essentielle chez le Bouddha est justement, selon Nietzsche, « d'être libre de tout ressentiment », et d'être avant tout un physiologiste, dont la doctrine est une « hygiène de vie » plutôt qu'une religion.

On le sait, il s'agit bien du grand réformateur religieux de la Perse, Zarathoustra, nom qui signifie « étoile d'Or ». Ce que l'on sait moins, c'est qu'il fut « le père du premier monothéisme ». La conception morale qui dérive du monothéisme instauré par Zarathoustra se rattache à deux archanges, le Bien et le Mal, entre lesquels les hommes doivent choisir. Sans lui, le christianisme et l'islam ne seraient pas ce qu'ils sont. Pour Zarathoustra, non seulement la morale, la compassion et l'honnêteté sont autant d'éléments à décharge à l'heure de notre mort, lorsque l'âme devra franchir le pont des enfers qui mène au « paradis » (un mot perse, *pardez* = jardin, enclos), mais même l'idée d'un jugement dernier, d'une guerre entre les armées célestes et les troupes démoniaques sont déjà chantées dans le *Zend-avesta*.

Ainsi Nietzsche entend-il, avec son « fils » Zarathoustra, créer un complet renversement des valeurs : tout ce qui,

La perversion du monothéisme est la dépréciation de notre vie au profit d'une autre qui serait tellement meilleure, dans un autre monde suprasensible, ou bien encore dans un monde des Idées, ou encore un paradis... Plus dangereux encore est la réduction du divin à l'image de l'homme, opérée par le monothéisme, une appropriation de Dieu au service d'une race « élue »... Nietzsche l'a souvent laissé entendre : dans cette lutte tragique, de l'homme devant l'image de Dieu, Bouddha a 2 500 ans d'avance sur son Zarathoustra. Un Bouddha qui consacra les quarante dernières années de sa vie — celles qui suivront son Éveil — à cet enseignement. Cette lutte est même l'enjeu métaphysique par excellence de la philosophie bouddhique qui, personne ne pourrait en douter aujourd'hui, est aussi celui de Zarathoustra : celui de la mort de Dieu, la négation du « Soi », du Brahmâ Créateur — la fin du monothéisme.

## Comptes rendus de lecture

Fabrice MIDAL : Que pensez-vous du dialogue interreligieux et des rapprochements souvent faits entre le bouddhisme et le christianisme ?

Christian GLOBENSKY : C'est un paradoxe à plus d'un titre. Car si le bouddhisme est aujourd'hui reconnu par les pouvoirs publics comme la quatrième religion des Français, il n'en reste pas moins ignoré (voire mis à l'écart) par les instances étatiques. Les trois monothéismes sont bien traités sur un pied d'égalité, mais on ne reçoit pas le Dalaï-Lama à l'Elysée. L'éducation Nationale lui réserve un accueil mitigé... Et l'on comprend pourquoi : comment enseigner par A + B que le monothéisme repose sur une erreur métaphysique ? Qu'il résulte d'une confusion entre la cause et l'effet ? Que le langage même véhiculé au sein de nos institutions indo-européennes est empreint de cette millénaire fatalité ? Voilà quelques-uns des enjeux de l'altermondialisation de demain : l'altermondialisation équitable.

Et, bien sûr, la vulgarisation de la philosophie bouddhiste apporte son lot d'inepties : quand on entend dire que le Dieu des Chrétiens est le même que celui des Bouddhistes (ou des Musulmans), que tous, au fond, ont la même visée conceptuelle, il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête. Et, sur ce point, on peut être très critique à l'égard du Dalaï-Lama... Mais reconnaissons lui avant tout d'être parfaitement conscient qu'il ne s'agit en aucune façon de convertir ces quatre milliards de personnes (le nombre d'individus qui ne se reconnaissent pas de religion), mais bien d'inventer, tous ensemble, une nouvelle forme de spiritualité athée et laïque. Mais il faut pour cela commencer à réaliser que nous devons inventer une tolérance « forte » succédant à cette millénaire tolérance « faible » qui a toujours admis que l'autre existe mais sans vraiment s'intéresser à lui et à son devenir. Dit autrement : quelle position peut-on aujourd'hui adopter pour être, en quelque sorte, « par-delà haine et tolérance » ?

On comprend mieux alors pourquoi Nietzsche s'était peu à peu forgé la conviction que les Européens (les Oc-

cidentaux, dirions-nous aujourd'hui) n'étaient pas mûrs pour entendre cela. Il prévoit même ce qu'il appelle un « second bouddhisme » qui, lui, serait européen et complètement perverti pour être au final rabaissé au niveau du Christianisme. Là, comme en bien d'autres points, il ne s'était pas trompé. Ce qui explique que, par Zarathoustra, Nietzsche choisit donc la voie de l'électrochoc. Il mise sur un cataclysme, un choc des civilisations qui aurait dû inverser brutalement toutes les valeurs, couper l'histoire occidentale en deux tronçons. Mais ce qui ne va pas aussi sans introduire une violence latente dans la parole du Zarathoustra, qui, à vrai dire, est presque complètement absente de celle du Bouddha. Ce qui ne doit pas nous faire oublier que le Bouddha s'est battu presque toute sa vie contre les prêtres védiques auxquels il reprochait les sacrifices d'animaux, le racisme des castes, mais aussi et surtout la croyance en *âtman*, c'est-à-dire « l'âme éternelle ».

Quelle position peut-on aujourd'hui adopter pour être, en quelque sorte, « par-delà haine et tolérance » ?

Bouddha la nie héroïquement. Et, donc, nie forcément l'idée que nous nous sommes forgés en Occident du théisme, d'un Dieu personnel et unique. C'est pourquoi je crois que le Bouddha, à l'image de Zarathoustra, est un héros tragique.

Fabrice MIDAL : L'athéisme bouddhique, expliquez-vous, débouche sur un « altermondialisme équitable », que voulez-vous dire ?

Christian GLOBENSKY : Il s'agit d'une nouvelle perspective pour les altermondialistes, pour toutes ces personnes qui ne se reconnaissent plus du tout dans la culture et les valeurs traditionnelles véhiculées par la République. Et c'est bien dans cette perspective que nous parlons aujourd'hui d'« altermondialisation équi-

table » : que tous soient égaux devant l'humanité — et non plus devant Dieu ! Autrement dit, un droit à l'athéisme spirituel et souverain pour tous sur cette terre. Il s'agit de toute évidence d'une altermondialisation philosophique, bien sûr, en ce sens que son objectif est de restaurer l'innocence du devenir à une humanité en prise avec la dictature idéologique. Dans cette optique, notre tâche est d'arriver à garantir à tout homme, à toute femme et tout enfant sur cette terre un droit à l'athéisme spirituel et souverain, qui ne soit subordonné à aucune autorité, à toute dictature de pensée. L'innocence du devenir correspond à cela : faire en sorte que plusieurs générations successives puissent évoluer dans un environnement où elles auront une liberté absolue de créer de nouvelles valeurs, qui les mèneront à ce que Nietzsche appelle le Surhumain, et le Bouddha le *Nirvâna*, que nous appellerons simplement le « Vrai Monde », celui des *Brights*, des Éclairés.

Il nous faut commencer dès maintenant à créer un enseignement qui ne se méprend pas sur ses propres origines (où sur l'« Origine ») et sur les manières dont l'Autre conçoit les siennes. Autrement dit, nous ne nous revendiquons en aucune manière de cette Origine — objet de convoitise suprême des trois monothéismes. « Je ne vous conseille pas l'amour du prochain, dit Zarathoustra, je conseille l'amour du lointain ». « Éveillés », « éclairés », « esprits des Lumières » considéreront toute forme de convoitise comme cause première de l'affliction, de ce « ressentiment » — personnel et humain. Ils considéreront ce mode « ressentimental » d'interprétation du monde comme le plus nocif des poisons. Affirmons que ce jeu des causes et des effets est une science : Zarathoustra et Bouddha sont passés maîtres en la matière — « créer la cessation du ressentiment ». Aucune magie noire ne se cache derrière cette science, comme voudraient le faire croire les réformismes fondamentalistes — à coup de dynamite. Or, ayons le courage d'enseigner ce que nous sommes réellement (sans litote faussement tolérante) et de travailler à créer un lointain duquel aucun prochain ne sera exclu — « restaurer l'innocence du devenir ». □

## Comptes rendus de lecture

### Chögyam Trungpa. Pour chaque moment de la vie

Fabrice Midal, Le Seuil, Paris, 2004

L'anthologie est un exercice périlleux... Associer des citations, hors de leur contexte original, peut prêter à toutes les confusions ou - pire ? - laisser le lecteur dans le doute et sur sa faim. Commençons par reconnaître que Fabrice Midal nous a très agréablement rassuré : loin de se contenter d'un assortiment de phrases ou de paragraphes, il nous propose une véritable introduction kaléidoscopique à la pensée de Trungpa. Les citations se complètent en offrant aussi un parcours progressif et chaque chapitre est assorti d'une introduction succincte mais pertinente, qui vient heureusement inviter le lecteur à ne pas se fourvoyer dans ses interprétations. En fait, le titre laisserait à penser que le livre peut se parcourir comme un florilège - une pensée pour chaque jour - et sans doute le peut-on... mais se serait se priver du cheminement auquel nous invitent les auteurs : Midal, fidèle en cela à Trungpa lui-même !

Double introduction, double invitation : à l'imposante biographie que Fabrice Midal a déjà consacré à Trungpa, il y a deux ans, et à l'oeuvre complet du maître tibétain. Si le livre laisse le lecteur sur sa faim, il l'incitera à dévorer tous les autres ouvrages...

L'introduction de celui-ci constitue un condensé réussi de « l'essentiel de Trungpa », dans les deux sens du terme... Fabrice Midal y explique - avec enthousiasme - toute l'originalité de cet « artiste » du Dharma, comment il convient de le lire, ce qu'il apporte de si personnel, au bouddhisme et à la spiritualité de notre temps - et certaines formules, heureuses, sont frappantes ! Quant aux citations, elles offrent un étonnant panorama du « style » Trungpa, comme on parle de la « manière » d'un artiste - et il y a fort à parier que c'était bien, aussi, dans l'intention de l'anthologiste ! On ne peut pas dire que chaque thème soit développé, mais bien plutôt qu'il est « cerné »,



par la multiplication de points de vue qui répondent à chaque situation d'enseignement. Autant dire que chacun y trouvera la phrase qui convient à sa situation, loin de toute théorisation, parce qu'il s'agit d'aller au coeur, immédiatement, sans détours. Une bien belle leçon !

Dominique TROTIGNON

### Extrait : Qu'est-ce qu'agir ?

*Dans la perspective spirituelle, telle que la libère Chogyam Trungpa, il n'est pas question de morale toute faite mais d'une attention et d'une discipline de chaque instant visant à une action pure. Visons à une action du non-moi, qui loin de tendre à notre seul profit, réponde à la situation telle qu'elle est. C'est plus exaltant !*

Il ne s'agit pas de se regarder agir, mais bien de se montrer fier de son être en action. Vous n'avez pas d'attitude préfabriquée ; votre action est spontanée.

« Même la langue des bouddhas est engourdie. » Il y a certaines choses que même le Bouddha ne peut expliquer. Il s'agit de le faire. De s'examiner. Si on a tant soit peu l'esprit ouvert même si on est préoccupé, il pourrait se produire une espèce de secousse qui ébranle. C'est l'explication la plus claire que je peux donner. Il faut le faire.

Ne pas commencer à partir du « je » pour désirer ensuite accomplir quelque chose, tout est là. Commencer directement et entrer dans le vif du sujet.

Le grand point, c'est avant tout de ne pas penser en termes de « moi », de « je ». Il est essentiel de ne pas se dire : « je veux réaliser ». Dès lors qu'il n'y a personne pour accomplir la réalisation, et comme nous n'avons jusqu'à présent même pas saisi cela, nous ne saurions vouloir, ni même essayer de préparer quoi que ce soit pour plus tard.

Dès qu'on se met à éviter quelque chose, en pensant être le parfait preneur de décisions, c'est alors que l'inverse se produit - c'est ce qui arrive à bon nombre d'hommes politiques - parce que vous vous exposez à la critique, à des situations négatives, malsaines, au chaos.

Ne vous faites pas de souci, faites simplement ce qu'exige la situation. La situation que vous rencontrez est en soi assez profonde pour être considérée comme une connaissance. Vous n'avez nul besoin d'informations de seconde main. Vous n'avez nul besoin de renforts ou de consignes pour agir. Les renseignements sont fournis automatiquement par la situation. Lorsqu'il faut être dur, vous l'êtes parce que la situation exige

cette réponse. Vous n'imposez pas la dureté, vous êtes un instrument de la situation.

Si on veut rencontrer un ami qu'on a perdu de vue depuis longtemps, faire le voyage pour rejoindre cet ami ne semble pas comporter le moindre effort. On se laisse glisser simplement vers lui. Ça se produit tout seul, parce que la situation nous enchante. Il n'est ni question de vous punir ni de vous pousser à partir. De la même façon, c'est parce qu'on est tellement convaincu de cette idée d'état d'esprit éveillé - de voir que c'est là, de travailler avec les gens et de les aider avec compassion -, que cette occupation est tout bonnement agréable, on passe à l'action, voilà tout. C'est la volonté la plus puissante entre toutes ; vous décidez de ne plus vous contenter de lutter contre vous-même sans arrêt.

On ne fait rien pour quelque chose. Ce serait comme remettre en cause le fait qu'il est de la nature du feu de brûler et de l'eau de mouiller. Mais on agit à cause de la situation. Il n'est pas utile de faire quelque chose pour quoi que ce soit ; il se trouve que vous le faites. C'est un processus naturel, un processus tout à fait spontané.

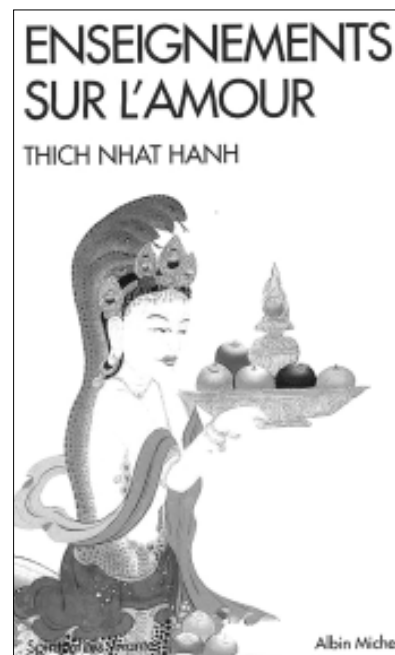
## Comptes rendus de lecture

### Enseignement sur l'amour

Thich Nhat Hanh, éditions Albin Michel

« Que dois-je lire pour m'initier au bouddhisme ? » La question est récurrente. On ne peut y répondre, si tant est que la lecture soit le bon moyen d'approche, que par une question : « Que recherches-tu ? ». Si votre interlocuteur vous laisse entrevoir une disposition fondamentale à l'amour altruiste, alors vous pouvez lui conseiller de commencer par un petit livre du Vénérable Thich Nhat Hanh qui vient juste de paraître : les « Enseignements sur l'amour ». Il lui en coûtera six euros et quelques centimes, pas plus, pour goûter à ce pur élixir de bouddhisme vécu, vivant, quotidien. On connaît les engagements du maître vietnamien en faveur de la paix, on sait son charisme, l'originalité de son enseignement et sa prédilection pour la pratique de l'amour altruiste. Mais ici, fidèle à la tradition, il nous offre également, outre ses conseils de sagesse, la base « bouddhologique » des principes et des textes. Il invite aussi bien à la lec-

ture du *Metta Sutta* et du *Visuddhimagga* qu'à celle des *sûtra* Mahayanistes ou des traités de la « Perfection de Sagesse » auxquels il fait constamment référence. Ainsi donne-t-il une réponse de fond à ceux qui voient parfois dans le bouddhisme un égoïsme radical, limitant sa pratique de l'amour d'autrui à une position mentale et se désintéressant parfaitement du « vivre ensemble » familial ou social. Certains lecteurs, peu habitués au style (poétique ?) en usage au « Village des pruniers », s'étonneront peut être d'entendre un érudit bouddhiste évoquer la « communication sexuelle », la douceur des relations amoureuses, et, dans une perspective morale très courante en Asie extrême-orientale, l'importance de l'amour filial. Un chapitre réjouira particulièrement celles et ceux qui partagent une sensibilité à la nature et cherchent à renforcer avec elle leurs liens d'appartenance. Intitulé « Toucher la Terre », il décline et explicite



des pratiques physiques quotidiennes, dans la posture de méditation ou dans les prosternations. Accessible, frais et roboratif, ce petit livre nous laisse joyeux, éclairés par le sourire d'un maître.

Jean Paul RIBES

### Quelques livres annoncés...

#### Sôûtra du filet de Brahmâ

traduit du chinois par Patrick Carré, éd. Fayard, coll. « Trésors du bouddhisme » (février 2005) 16 euros

Ce texte essentiel pour le bouddhisme sino-japonais énonce et explique les règles de la discipline des *bodhisattva*. Une pierre supplémentaire au remarquable monument qu'édifie lentement Patrick Carré, avec cette collection de traductions de grands textes bouddhiques !...

#### Shôbôgenzô : la vraie loi, trésor de l'oeil (Volume 1)

Maître Dôgen – Traduction, présentation et notes de Yoko Orimo, éd. Sully (février 2005) 25 euros

Le premier des sept volumes que compte cette traduction intégrale de l'oeuvre de Maître Dôgen, fondateur de l'école zen sôtô au Japon. Sont présentés ici neuf textes avec une partie critique et une postface. Yoko Orimo a déjà publié, chez Sully, une très remarquable introduction à cette oeuvre.

#### Que faut-il faire pour être sauvé ?

Gérard Israël, Fabrice Midal et Raphaël Picon, éd. de l'Atelier (mars 2005) 10 euros

Un théologien, un historien et un spécialiste du bouddhisme s'interrogent sur le salut ici-bas ou dans l'au-delà et confrontent leurs points de vue.

#### Dzogchen

Tenzin Gyatso, XIVe Dalaï-Lama, éd. Seuil, coll. « Points Sagesse » (mars 2005) 9 euros

Ce livre rassemble des conférences qui ont été prononcées par le Dalaï-lama dans les années 1980 à travers le monde et qui sont une introduction à l'enseignement Dzogchen. Un de ces - rares - livres réellement signés par le Dalaï-Lama lui-même et qui ne sont pas simplement un « coup » commercial mais un enseignement du grand maître tibétain !

#### S'éveiller au réel : vie et parole d'un maître du bouddhisme tantrique

Saraha - édition d'Eric Sablé, éd. Dervy, coll. « Chemins de sagesse » (mars 2005) 11 euros

Ce livre contient l'essence de la doctrine Sahajayana, c'est à dire l'aspect non dualiste du bouddhisme tantrique et des pratiques des tantrikas indiens. Cette alliance réconcilie la métaphysique et la pratique rituelle. Les *dohas* au roi, oeuvre majeure de Saraha, composés de 40 versets, sont publiés ici pour la première fois en français. On saluera cette édition d'un grand représentant bengali du tantrisme, fort peu connu - même si Lilian Silburn nous avait déjà donné une traduction de ses *dohas* dans son livre collectif « Aux sources du bouddhisme » (Fayard, 1997)

## Agenda - quelques propositions

L'Institut Karma ling et l'Université Dharma Orient-Occident proposent plusieurs rencontres au cours des deux prochains mois :

**samedi 5 et dimanche 6 mars** : Rencontre Dharma et philosophie - la nature ; **samedi 12 et dimanche 13 mars** : Rencontre : l'actualité de la voie héroïque - le roi Arthur et le roi Guésar ; **samedi 19 et dimanche 20 mars** : Séminaire sur le tantra de Kalachakra, avec Sofia Stril-Rever ; **samedi 9 et dimanche 10 avril** : Rencontre Chrétiens-Bouddhistes - sexe, amour et spiritualité, dialogue entre le Père Jean-Yves Leloup et Lama Denys Teundroup.

Renseignements : Institut Karma Ling et UDHAO, Hameau de St Hugon, 73110 Arvillard. Tél : 04.79.25.78.00.

[<http://www.karmaling.org>] et [<http://www.udhao.net>]

L'association « Clio » proposent régulièrement des conférences en rapport avec le bouddhisme, à la Maison des Mines, 270 rue Saint Jacques, 75005 Paris :

**vendredis 4, 11 et 18 février**, à 11 h, conférences de Françoise Pommaret, Chargée de cours à l'INALCO - vendredi 4 : L'espace tibétain ; vendredi 11 : Le Bhoutan ; vendredi 18 : Le Ladakh.

**vendredi 25 février**, à 11 h, La découverte du bouddhisme : voyager, s'instruire et traduire, conférence de Danielle Elisseeff, Chercheur à l'EHESS, Chargée de cours à l'École du Louvre.

**jeudis 10, 17 et 24 mars**, à 16 h, conférences de Françoise Wang, chercheur au CNRS – jeudi 10 : Bouddhisme et taoïsme ; jeudi 17 : Les grandes écoles du bouddhisme chinois ; jeudi 24 : La religion populaire en Chine.

Renseignements : « Clio », 27 rue du Hameau 75015 Paris. Tél : 01 53 68 82 82. [<http://www.clio.fr>]

Le Centre Sèvres - Facultés jésuites de Paris, propose un cycle de cours, assurés par Paul Magnin, sinologue et chercheur au CNRS, tous **les mardis, du 12 avril au 7 juin**, de 14 h 30 à 16 h 30 : Le bouddhisme et son approche particulière de la question des origines et de la fin de l'homme et du monde. Réflexion sur la question de l'origine et de la fin dans le bouddhisme, notamment sur les états d'existence, sur la durée ou le temps, sur la création et sur Dieu.

Renseignements : Centre Sèvres, 35<sup>bis</sup> rue de Sèvres 75006 Paris. Tél. 01.44.39.75.00. [<http://www.centreseves.com>]

L'association « Un pas vers les Tibétains » propose chaque mois une conférence d'un cycle intitulé « La philosophie bouddhiste et la cité », organisé par M. San Marin, de 19 h 30 à 22 h, au Centre culturel de Saint-Mandé, 3 rue de Liège 94160 Saint-Mandé : **mercredi 16 mars** - La voie Theravâda dans la famille et la cité ; **mercredi 13 avril** - La conception de la mort dans le bouddhisme tibétain.

Renseignements : « Un pas vers les Tibétains », 26 chaussée de l'Etang 94160 Saint-Mandé. Tél. 01.43.96.31.06. [<http://tibetanway.fr.fm>]

### ACCOMPAGNEMENT ET SOINS PALLIATIFS

Le Centre Rigpa-France propose chaque mois :

- un Groupe d'étude et de formation pour les personnes impliquées dans la relation d'aide : professionnels ou bénévoles des domaines de la santé, de l'action sociale et éducative. Prochaines réunions, de 10 h 30 à 17 h 30 : **samedi 12 février et samedi 19 mars**

- une Journée d'accompagnement spirituel. Thèmes abordés : l'impermanence, comprendre et transformer la souffrance, la compassion et l'ouverture du coeur, le deuil, guérir les relations, se préparer spirituellement à la mort, l'accompagnement des personnes en difficulté ou en fin de vie. Prochaines réunions, de 10 h à 17 h : **dimanche 13 février et dimanche 20 mars**.

Renseignements : Centre Rigpa Paris (école : Nyingma, centre fondé par Sogyal Rinpoché), 6 bis rue Vergniaud, 92300 Levallois-Perret. Tél. 01.46.39.01.02. D'autres groupes ont lieu à Nice, Nîmes, Rennes, Toulouse, Lyon et en Languedoc-Roussillon. [<http://www.rigpafrance.com>]

L'association Semdrel, association bouddhiste d'accompagnement du deuil et de la fin de vie, liée au centre tibétain Dhagpo Kagyu Ling, propose régulièrement des séminaires « Ethique et fin de vie », animés par Dominique Davous, le Dr Christophe Fauré et un médecin de soins palliatifs, le lama Puntso, lama Shédroup et anila Trinlé. Prochain séminaire : **du jeudi 28 avril au dimanche 1<sup>er</sup> mai**.

Renseignements : association Semdrel - Dhagpo Kagyu Ling, Landrevie 24290 Saint-Léon-sur-Vézère. Tél. 05.53.50.70.75. [<http://www.semdrel.org>]

### Vous découvrez « La Lettre de l'UBE » et souhaiteriez être informé de nos activités ?

Institut d'étude et d'enseignement indépendant, l'UNIVERSITÉ BOUDDHIQUE EUROPÉENNE a pour vocation d'offrir à un large public un accès fiable aux enseignements du Bouddha.

Elle fait appel à des universitaires ainsi qu'à des enseignants bouddhistes issus des principales écoles présentes en France et en Europe.

L'UNIVERSITÉ BOUDDHIQUE EUROPÉENNE propose :

- des cycles de cours et stage, en salle, à Paris
- un cours « en ligne » sur Internet

Renvoyez ce bulletin à :

**UBE, 29 boulevard Edgar-Quinet 75014 Paris**

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

email : .....